



NUMÉRO

30

# ARGENT BRUTAL



13  
TEXTES  
COURTS





ARGENT BRUTAL

Revue Squeeze numéro 30

# SOMMAIRE

<i>Commerce équitable</i> de <b>Gaston Vieujeux</b>	2
<i>Douze dollars et mille riels</i> de <b>Florent Arc</b>	3
<i>La dette</i> d' <b>Emmanuel Brasseur</b>	14
<i>L'arbre à cash</i> de <b>Lucie Land</b>	22
<i>Les Misérables, Rochon &amp; associés</i> de <b>Fabien Drouet</b>	25
<i>La fin de l'humanité</i> d' <b>Anthony Boulanger</b>	28
<i>Un peu d'air frais</i> de <b>Clio Van de Walle</b>	42
<i>Le renard</i> de <b>Géraldine Sartin</b>	47
<i>Or brut</i> de <b>Thomas Ridon</b>	50
<i>Risque de décrochage</i> de <b>Noé Bezborodko</b>	63
<i>Plein les poches</i> de <b>Jacques Cauda</b>	74
<i>Eat the yuppie</i> d' <b>Emilie Woestelandt</b>	77
<i>Argent brutal</i> d' <b>Anne Barbusse</b>	90



Les auteur·e·s	93
Ours	98

# COMMERCE ÉQUITABLE

---

*Gaston Vieujeux*

vendre mon âme au diable  
pour une nuit d'amour  
une aube impitoyable  
la litanie des jours

vendre mes père et mère  
juste pour le plaisir  
de rendre plus amère  
leur foi en l'avenir

vendre la peau de l'ourse  
mon rêve en bout de course  
comme un steak à l'étal

vendre le peu qui reste  
les mots avec les gestes  
ce mal qui me fait mal

# DOUZE DOLLARS ET MILLE RIELS

*Florent Arc*

Ils longèrent les gargotes du marché de nuit à faible allure. Rath dirigeait le scooter au milieu des vendeurs attablés sur des tabourets en plastique et des badauds penchés sur les étals. Derrière lui, Sopheap observait la cohue.

Motos et passants s'agglutinaient au milieu de la rue. Des chiens furetaient dans les caniveaux jonchés de détrit. Dans l'indifférence générale, un agent de sécurité tentait de dégager de l'espace à un 4x4 coincé sur le trottoir. Au-dessus de cette agitation, les enseignes des magasins et des restaurants pour expatriés clignotaient dans l'obscurité.

Rath tourna dans la rue 460. Ils roulèrent un moment dans le quartier, ralentissant quand ils apercevaient des touristes. Ils croisèrent quelques vendeurs ambulants, le visage noyé dans la fumée des grillades, des mendiants estropiés fixant leur gamelle vide, des chauffeurs de tuk-tuks en attente de clients. Des odeurs de friture, de déchets et de gaz d'échappement se mêlaient dans l'air moite.

Ils venaient de passer une boutique d'antiquités quand Sopheap aperçut les deux femmes. Elles étaient jeunes et blanches, et l'une d'elles portait un sac à l'épaule. Il donna deux coups contre la cuisse de Rath. Ils croisèrent les deux

touristes, remontèrent la rue et firent demi-tour au carrefour suivant.

Les deux femmes arrivaient au niveau de la boutique. Rath ralentit et serra à droite, maintenant le scooter dans l'ombre des immeubles. Ils débouchèrent derrière elles à faible allure. Celle au sac se tenait presque au milieu de la chaussée.

Au moment où ils allaient les dépasser, Sopheap se pencha, serrant les genoux de toutes ses forces. Il sentit la sangle du sac se tendre entre ses doigts alors que le moteur rugissait et, un instant plus tard, une secousse lui traversa le bras et il ramena le sac devant lui.

Un cri indistinct s'éleva derrière lui, mais ils avaient déjà disparu dans la circulation.

Les tables s'alignaient sous la lumière crue des néons. Quelques serveuses allaient et venaient dans la salle aux allures de hangar. En bord de route, un présentoir maculé de graisse exposait des brochettes et des poissons séchés.

Phalika était attablée dans un angle, sous une enseigne de bière. Rath la salua d'un mouvement de tête et se dirigea vers le comptoir. Sopheap s'assit à côté d'elle.

— Vous avez pris quelque chose ? demanda-t-elle.

Elle avait dix-neuf ans mais avait conservé une voix d'enfant. Il sortit le portefeuille et le téléphone de sa poche. Ils avaient jeté le sac dans une poubelle.

Elle regarda le téléphone.

— Tu vas pouvoir le revendre ?

— On trouvera bien quelqu'un, répondit Sopheap.

— Et y'a combien, là-dedans ?

— Pas grand-chose. Trente dollars et des poussières.

Rath revint avec deux pintes de bière.

— Envoie le butin, dit-il.

Sopheap répartit les billets. Phalika regardait la rue, les trottoirs embouteillés de scooters, un vendeur de noix de coco

patientant sous un lampadaire.

— Tiens, dit Sopheap. J'ai quelque chose pour toi.

Il lui tendit une petite trousse. C'était un nécessaire à maquillage. Elle le tourna un instant dans ses mains, un léger sourire aux lèvres.

— Je l'ai trouvé dans le sac de la *Barang*.<sup>1</sup>

— Merci. C'est joli.

— T'y retournes ce soir ?

— Faut bien.

— Tu devrais pas.

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

Sopheap vida sa bière.

— J'aime pas ça, dit-il.

— C'est pas avec ce que tu ramènes que je vais pouvoir nourrir ma petite sœur.

— Et ce gars dont je t'ai parlé ?

— L'usine du Chinois ? C'est une blague. Les horaires sont impossibles, le travail horrible, et tout ça pour quoi ? Cent quatre-vingts dollars par mois. Je peux me faire plus en trois soirs.

Son regard se perdit de nouveau dans la rue.

— J'ai pas tellement le choix.

— Je sais, dit Sopheap. Mais j'aime pas ça.

L'homme était dans le bar depuis une demi-heure lorsqu'il la vit. Elle se tenait sur un tabouret avec l'air de ne pas savoir ce qu'elle faisait là. Elle portait une mini-jupe noire et lorsqu'elle croisa les jambes il vit ses cuisses minces, les muscles tendus sous la peau sombre. Il s'approcha.

Quelques personnes dansaient sur la piste. À chaque table, des hommes comme lui. Des Occidentaux, quelques locaux.

---

1 En khmer, « Français ». Utilisé par extension pour désigner les Occidentaux.

Ils sirotaient leur cocktail, une jeune femme serrée contre eux.

Il s'installa à côté d'elle. Elle avait un visage fin, un peu trop maquillé. Des traits délicats, de grands yeux sombres. Ses cheveux noirs glissaient contre son cou et sur sa poitrine menue.

Elle lui sourit. Il se demanda si elle était majeure et se pencha vers elle.

— Tu parles anglais ?

Elle haussa les épaules, souriant toujours.

— Je te paye un verre, dit-il en mimant le geste de boire. Bière ?

Elle acquiesça. Il passa la commande au barman et approcha son tabouret jusqu'à ce que son genou touche sa cuisse.

— Comment tu t'appelles ?

Elle lui dit quelque chose mais il n'entendit pas clairement. Il lui fit signe de répéter et se pencha contre elle. Elle donna son prénom. Il acquiesça, comme si ce prénom pouvait avoir la moindre importance. Le visage près de son cou, il ferma les yeux pour mieux respirer son parfum.

Sopheap tira une bouffée de sa cigarette et l'écrasa dans les restes de nourriture.

— Fais pas cette gueule, dit Rath. Elle se fait plus de pognon que toi.

— J'aime pas la savoir là-bas.

Une serveuse déposa une nouvelle tournée de bières sur la table.

— Vous êtes ensemble depuis combien de temps, déjà ?

— Un peu plus de deux ans. Quand elle a arrêté le lycée. Et toi, tu revois Srey Nith ?

Rath secoua la tête.

— La dernière fois que je l'ai vue, elle sniffait de la colle sur un trottoir de la 51. Je peux plus faire grand-chose pour elle.



Ils burent leur bière sans parler. La télévision diffusait un match de football. Une voiture de police passa lentement dans la rue.

— J’arrête pas d’y penser, tu sais, dit Sopheap.

— Arrête de te plaindre. Au moins, elle est pas en train de se défoncer la tronche dans une ruelle.

— Ouais...

— Allez, lève-toi. On va se faire quelques dollars.

Après deux verres, le *Barang* l’avait amenée vers une table tranquille. Il lui disait des choses et la faisait boire. Parfois il glissait une main sous la table et lui palpait les cuisses.

Elle prit les chopes vides et se dirigea vers le bar, claudiquant sur ses talons hauts. Derrière la tireuse à bière, le patron scrutait la salle.

— Ça suffit avec les bières, dit-il. Faut y aller, maintenant.

— Il veut encore me payer à boire.

— Me prends pas pour un con. Ça fait six verres, et c’est pas cette pisse qui les fait venir ici.

Elle posa les verres sur le comptoir et les fit glisser vers lui.

— Il prend son temps, dit-elle. J’y suis pour rien.

Le patron se pencha sur elle, les lumières du bar dansant sur son visage.

— Tu te crois maligne, hein ?

Elle ne répondit pas. Il la dévisagea quelques secondes, puis il prit les verres d’un geste brusque. Il en remplit un et en égalisa la mousse. Dans le second, il versa un fond de bière et compléta le reste avec de l’eau.

— Je touche quand même pas grand-chose sur chaque verre, dit-elle.

Il poussa les chopes dans sa direction.

— T’auras rien sur le prochain, ma grande. Alors, mets-toi au boulot.

Ils roulèrent une vingtaine de minutes le long du Mékong avant d'apercevoir le vieil homme. Vêtu d'un short à fleurs et d'un T-shirt estampillé *Angkor Wat*, il se tenait en bord de route, penché sur son téléphone.

Rath frôla le trottoir et accéléra. Le vieil homme leva la tête une seconde avant qu'ils n'arrivent à sa hauteur, et Sopheap n'eut qu'à tendre la main.

La chambre sentait le renfermé. Pour tout mobilier elle contenait un matelas posé à même le sol et une table basse sur laquelle se trouvaient une boîte de mouchoirs et des préservatifs. Il n'y avait pas de fenêtre et la pièce baignait dans la lueur rougeâtre d'une ampoule entourée de papier coloré. Un ventilateur hors d'âge brassait l'air brûlant.

Il voulut l'attirer à lui pour la déshabiller mais elle s'écarta. Il la regarda enlever ses vêtements en quelques gestes rapides, sans émotion. Elle avait un corps de jeune fille. Ses longs cheveux noirs tombaient entre ses omoplates saillantes.

Il se dévêtit et posa ses affaires dans un coin. Elle lui désigna le lit. Il s'allongea sur le dos et lui fit signe de le rejoindre. Elle lui montra la table de nuit.

— Tu veux pas le faire ? demanda-t-il.

Debout devant lui, nue, elle l'observait en silence. Sa peau était brune dans la pénombre et les aréoles sombres de ses seins se soulevaient lentement. Il eut un rire bref, secoua la tête et prit un préservatif.

Quand il fut prêt elle s'avança, l'enjamba et se mit à califourchon sur lui. Elle agissait sans aucune sensualité, avec des gestes mécaniques. Son visage était dénué d'expression. Il tenta de l'embrasser. Elle s'esquiva et glissa une main sous elle. Il lui saisit le bras.

— Pas tout de suite.

Il désigna son entrejambe, puis sa bouche. Elle le dévisagea quelques secondes avant de répondre en anglais :

— Dix dollars.

— Merde, tout à l'heure, c'était vingt.

Elle secoua la tête.

— Vingt dollars, normal. Ça, dix de plus.

— Je rêve... Quelle pute !

Elle le fixait avec une sorte de défi. Il sentait sa chaleur contre lui. Pendant un instant, il eut envie de la gifler. Il songea qu'il pourrait tenir ses deux bras dans une seule main. Puis il partit de nouveau d'un petit rire.

— Ok, ma belle. En avant pour dix de plus.

Elle se pencha en avant et il sentit ses cheveux lui balayer le ventre.

Ils tournèrent un long moment dans le quartier, passant et repassant devant les bars et les boîtes de nuit. Les rues étaient calmes, les touristes se faisaient plus rares.

Ils finirent par apercevoir un couple de Blancs qui tanguaient, enlacés, mais lorsqu'ils arrivèrent derrière eux la femme se recula avec un cri, son sac à main serré contre la poitrine. L'homme se mit à courir dans leur direction. Rath accéléra et ils bifurquèrent au carrefour suivant.

— J'en ai marre, cria Sopheap dans son oreille. C'est une mauvaise soirée.

— T'inquiète, on va trouver.

— Il est trop tard, y'a plus personne dans le coin.

— Merde, on va pas finir avec seulement quelques dollars et deux téléphones !

— J'ai pas la tête à ça. Viens, on va plutôt aller se boire une bière.

— On se fait un dernier coup et je te la paye, ta bière.

— C'est une mauvaise soirée, répéta Sopheap.

Elle sentait sur son dos l'air soufflé par le ventilateur, le crépi tiède du mur sous sa paume, mais ses autres sensations

n'étaient qu'un brouillard confus. Son esprit était comme détaché de son corps. Elle flottait au-dessus d'un monde indistinct dans lequel la chaleur, les mouvements et la douleur se mélangeaient et s'annulaient.

À un moment, elle vit du coin de l'œil une ombre entrer dans la pièce et se diriger vers les affaires du *Barang*. Elle lui prit la tête et la serra contre sa poitrine. Elle l'entendit grogner et haleter, et eut vaguement conscience qu'il lui tirait les cheveux. Le reste de son corps n'avait ni forme ni contour.

L'ombre bougea quelques secondes puis reposa les affaires et disparut sans un bruit. Elle lâcha la tête de l'homme, ferma les yeux et se concentra pour ne plus penser à rien.

L'homme sortit du bar et resta planté sur le trottoir, indécis. La rue déserte se perdait dans l'obscurité.

Deux filles poussèrent la porte. Perchées sur leurs talons hauts, trop minces, elles ressemblaient à des enfants déguisées. Elles allumèrent une cigarette. L'une d'elles surprit son regard et lui sourit machinalement.

Ce sourire factice déclencha en lui un sentiment de malaise. Il passa sa sacoche sur son épaule et partit à pas rapides. La sensation désagréable le poursuivait. Il lui semblait sentir le regard de la fille accroché à lui. La nuit lui parut soudain étouffante. Il accéléra le pas.

Il marcha un moment avant de s'apercevoir qu'il ne reconnaissait pas les lieux. Il s'arrêta à un carrefour, observant autour de lui. Un chien efflanqué traversa la rue. Des voix d'hommes lui parvenaient depuis l'immeuble voisin. Une voiture apparut, balayant la rue de ses phares. Il entendit un autre moteur derrière lui. Il se retourna, les mains serrées sur sa sacoche, et eut la vision confuse d'une forme sombre qui se jetait sur lui avant que le monde ne bascule.

Sopheap mit une seconde à comprendre que le *Barang*



n'avait pas lâché. Il ressentit la secousse, puis la brûlure de la sangle dans sa paume, une traction violente dans le bras et l'impression que son épaule se disloquait. Il tourna la tête et, dans l'éclat des phares, il discerna le corps projeté sur la chaussée, un bras tendu en avant, traînant et rebondissant sur le bitume comme une poupée de chiffon. Puis un crissement de pneus s'éleva dans la nuit.

La sangle cassa, envoyant une décharge dans tout son bras. Il vit le corps rouler au milieu de la route et disparaître sous la voiture.

Malgré le vrombissement du scooter, il entendit le choc et une sorte de craquement, comme une coquille d'œuf qui se brise. Des portières claquèrent. Quelqu'un hurla.

Serrant la sacoche contre lui, Sopheap regardait défiler les rues vides. Un instant plus tard, il fit signe à Rath de s'arrêter. Il eut à peine le temps de descendre avant de vomir. Il resta plié un moment, crachant de longs filets de bile et tentant de reprendre son souffle. Alentour, tout était silencieux.

— L'enfoiré, dit Sopheap. Pourquoi il a pas lâché ?

Rath fixait ses pieds. Il avait commandé une bière mais n'y avait pas touché. Une cigarette se consumait entre ses doigts.

— L'enfoiré, répéta Sopheap. J'arrive pas à y croire.

— T'as entendu ? demanda Rath.

— Entendu quoi ?

— Tu sais bien de quoi je parle.

Il savait très bien. Le son résonnait encore nettement dans sa tête. Il sortit le portefeuille et s'aperçut que ses mains tremblaient.

— S'il s'est accroché comme ça, c'est qu'il était chargé, dit-il.

Il comprit dès qu'il saisit les billets. Il les sortit et les fit glisser entre ses doigts, mais il n'avait même pas besoin de vérifier.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Rath.

Il lui tendit les billets. Il y en avait six, six billets de cent dollars. Rath les leva dans la lumière et les observa un à un.

— Merde, dit-il. Cet enfoiré devait sortir d'un bar ou d'un salon de massage. Il a dû se faire gruger juste avant qu'on le chope.

Ils restèrent un moment silencieux. Rath poussa un soupir et écrasa sa cigarette.

— Y'a rien d'autre ?

Sopheap compta lentement.

— Douze dollars et mille riels. Des vrais, cette fois.

Lorsque Phalika le rejoignit, Sopheap était seul devant une bouteille de rhum. Les derniers clients quittaient la gargote, les serveurs rangeaient les tables.

— Alors ? demanda-t-elle.

Il la fixa sans répondre. Il était très pâle dans la lueur des néons et ses yeux semblaient ne pas la percevoir. Ils flottaient, quelque part au-delà d'elle.

— Rath est parti ?

— Il est allé rejoindre Srey Nith. Il paraît qu'elle a du yabaa.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il vida son verre en silence.

— Vous avez pris quelque chose ?

Il prit une inspiration, sembla hésiter un instant, puis dit doucement :

— Douze dollars et mille riels.

— C'est pas grave, dit-elle. Vous ferez mieux demain.

— J'arrête pas d'entendre ce bruit.

— Quel bruit ?

Il contemplait le fond de son verre. Une moto remonta la rue puis le silence retomba. Quelques silhouettes passaient, indistinctes, dans l'ombre.

— Moi j'ai trouvé un bon client, dit-elle. Le patron a dit que

c'était une belle prise, mais il a rien voulu me donner. Même pas un billet, alors que je suis sûre que le type était riche. Du genre à se trimballer avec des centaines de dollars.

— C'était vraiment un drôle de bruit, dit-il. J'avais jamais entendu un truc pareil.

— Je comprends rien à ce que tu racontes.

— Moi non plus, dit-il. Moi non plus.

## LA DETTE

*Emmanuel Brasseur*

En regardant son reflet qui se déformait dans le robinet chromé de la baignoire, William regrettait chaque verre qu'il avait bu la veille. Pourtant, tout n'avait pas si mal commencé. Le restaurant, le concert, la boîte de nuit. Mais il avait vomi et elle l'avait assis dans un taxi. Maintenant, ses tempes tambourinaient.

Il plongeait la tête sous le niveau de l'eau et entreprit de nager. Il battait des pieds et gardait les bras près des hanches. Il ondulait et pénétrait de nouvelles profondeurs. Il ordonna un vinyle et la musique s'enclencha aussitôt. Les premières mesures orchestrées transcendèrent son voyage aquatique. Il s'enfonçait avec plus de conviction, utilisant toutes ses forces pour descendre davantage. Il croisait des chevaux et traversait des forêts. Il déplaçait des épaves et visitait des vallées. Quelques dauphins l'accompagnèrent un moment. Il évita de justesse des créatures innommables, embusquées dans une jarre fêlée. Il fouilla au fin fond de l'antre d'un dragon palmé qui vivait là, sans tracas, oublié des légendes et des chansons. Enfin, il trouva l'anneau et tira dessus. Le bain se déversa dans les canalisations.

Il voulait l'appeler, mais il savait qu'il n'en aurait pas le



courage. Il se remit au lit et disparut pour la journée.

Quand il se réveilla, elle était allongée à ses côtés. Elle caressait ses cheveux avec douceur. Elle lui souriait. Il ne bougea pas pour ne pas risquer de laisser cette vision s'évanouir. Allongée sur un drap de plumes argentées, elle était parfaite. Son regard l'éclaboussait du bleu de l'amour le plus pur. Le soleil couchant inondait le store de la chambre et projetait des raies horizontales sur sa peau nue. Elle l'embrassa longuement et ils firent l'amour aussi longtemps que leur corps le leur permit. Elle lui murmurait qu'elle l'aimait. Il était au septième ciel et tous les anges le jalousaient.

Elle se leva, prit une douche et prépara ses valises. Elle l'embrassa une dernière fois et lui souffla : « À bientôt ? »

William se réveilla en sursaut. Il transpirait. Ses draps humides étaient entremêlés. Son appartement se trouvait dans un état lamentable. L'air empestait la fumée froide, la vaisselle de trois jours et les poubelles qu'il avait encore oublié de sortir. Le réveil marquait 5 h 30. Il avait tout juste le temps d'attraper son train pour filer au chantier. Il alluma une cigarette, avala avec dégoût une gorgée d'un vieux café froid et dévala l'escalier tout en finissant de s'habiller. Il faisait froid. Il regrettait déjà de ne pas avoir emporté son blouson. Enfin, dans le train, la proximité des autres passagers le réchaufferait sûrement.

Il avait eu la chance d'obtenir cet emploi. Cette construction représentait le projet le plus ambitieux de la ville. Un jour, William se vanterait d'avoir participé à la naissance de cette fourmilière économique. Mais pour l'instant, tout n'était que béton, acier, verre, aluminium, câbles et tuyauteries. Lui, il posait les vitres, et il y en avait à peu près partout. L'ère était à la transparence. On voulait voir clair, on voulait voir loin.

Ce qu'il appréciait le plus, c'était la hauteur. Il était toujours volontaire pour travailler tout en haut, penché dans le vide. Là, il se mettait torse nu et déployait ses ailes d'argent. Pas besoin

de dispositif de sécurité. Sa mutation lui donnait cet avantage qui lui assurait la pérennité de l'emploi.

La journée terminée, alors que tous redescendaient pour aller s'affaler dans un métro ou un train, lui montait jusqu'au faite de l'immeuble. Il s'approchait de la bordure, posait ses pieds sur le bord de la corniche, savourait la distance, fermait les yeux et sautait. La hauteur faramineuse lui procurait une sensation unique. Il plongeait en chute libre puis, le plus tard possible, déployait ses ailes. Il appliquait le plat de ses mains sur ses cuisses et maintenait ses jambes fermement serrées. Alors, il épousait les courants, se lovait dans les vapeurs d'eau et flirtait avec les molécules d'air. Le vent glissait sur sa peau. Un plaisir infini envahissait son esprit. Il descendait en flèche, défiant la gravité, puis filait en planant entre les toits plats, jusqu'à l'immeuble où il vivait. Son atterrissage souple marquait la fin du rêve.

En bas, tout était trop dense pour mettre à profit ses talents. Il devait replier toute cette mécanique et se protéger d'une chemise ou d'une veste. Trop de circulation, trop de piétons, un air trop saturé, trop de bruit, trop de tentations.

Ce soir, William ne ferait pas d'excès, il avait encore le cerveau brumeux. Il monta laborieusement l'escalier qui menait à sa piaule. C'est alors qu'il vit sa porte entrouverte. Il savait ce que cela signifiait. Souvent, les embûches se contentaient de rester au-dehors, mais là, le danger venait de pénétrer son repaire. Il fit demi-tour sans bruit et s'en retourna en effleurant les marches. Peine perdue, la corneille l'attendait en bas. Sortant de l'appartement, la deuxième descendit vers lui. Il ne servait à rien d'essayer de fuir, elles le retrouveraient de toute façon. Les deux vicieuses n'apportaient que des malédictions à ceux qui recevaient leur visite. Elles étaient aussi effrayantes que la dernière fois qu'il les avait vues. Leurs robes noires scintillaient et leurs talons hauts laissaient des marques dans le bois. En secouant ses perles nacrées, la

première lui fit face.

— Tu vas gentiment venir avec nous.

— Écoutez, je n'ai pas de quoi payer, mais...

— Nous n'avons pas besoin d'entendre tes excuses bidon.

C'est à Ludwig que tu expliqueras tout ça. Nous, on veut juste que tu nous suives sans histoire. Tu crois que tu peux faire ça ?

William baissa la tête, il aurait dû anticiper cette venue. Ludwig avait l'intention de le tuer, à moins qu'il ne payât sa dette, or il n'avait pas le moindre kopeck en poche. William avait joué avec le feu et maintenant, il perdait la partie. Connaissant les deux mercenaires ailées, s'il fuyait, elles le retrouveraient et l'exécuteraient sans scrupule, ordre de Ludwig. Sans autre choix, il les suivit. Les corneilles grimpèrent sur le toit avec leur prisonnier. Elles déployèrent leurs ailes, William les imita et, ensemble, ils prirent leur envol. Ce ne fut pas aussi impressionnant que depuis le haut de la tour mais, à tire-d'aile, ils parvinrent à s'élever hors de la couche polluée et s'éloignèrent dans l'azur.

Ludwig vivait au milieu des marais. Le site était mort, détrempé et ténébreux. Sa maison sur pilotis s'élevait à dix ou quinze mètres au-dessus des eaux stagnantes. La construction était ancienne et solide. Elle se dressait sur plusieurs étages. Les parois en planches étaient ornées de boucliers aux effigies effrayantes. En arrière de sa demeure, une épave métallique était embourbée dans la vase et avait basculé lamentablement. Le frimas apportait une touche fantomatique à ces lieux sinistres. Ludwig était un truand. Son activité était simple. Il prêtait de l'argent et exigeait des remboursements exubérants. Sans délais. Il était impitoyable, mais les âmes endettées rampaient jusqu'à lui en désespoir de cause. William était un joueur, de ceux qui ne savent pas comprendre quand la chance tourne. Ses dettes étaient devenues problématiques : il avait échappé de justesse à des exécutions, à deux reprises au

moins. Aussi avait-il recouru à Ludwig. Et maintenant, sortir de ce pétrin semblait inextricable.

À l'intérieur de ce bouge de brigands régnait une obscurité pesante. La forte humidité et les puanteurs de la fagne rendaient l'air nauséabond. William eut du mal à s'y faire. Quelques bougies diffusaient à grand peine un halo lumineux. La construction était constituée d'un assemblage d'échafaudages. Des branches taillées soutenaient des plateformes en guise de paliers. Ludwig ne quittait pas ses quartiers, tout au fond. William fut contraint de traverser toute la bâtisse, toujours escorté par les deux cornues, sous le regard peu amène d'une dizaine de malfrats de tout acabit.

— Approche !

— Ludwig, écoute, j'ai besoin de plus de temps.

— Approche, répéta-t-il avec un signe de la main.

— Tu sais que je suis un gagnant. Tu dois m'accorder un délai supplémentaire, la chance va revenir et je te rembourserai.

— Arrête tes promesses stériles, j'ai d'autres plans pour toi. Approche !

— ...

— Pourquoi crois-tu que j'aie fait affaire avec toi ?

— Pour le profit.

— Non. J'avais la certitude que tu serais incapable de t'acquitter d'une telle somme dans les délais. Je les connais, les minables dans ton genre.

— Si tu te montres patient, je pourrai...

— Non ! Tu n'y es pas. Je t'ai choisi pour tes compétences.

— Comment ça ?

— Tu vois mon domaine, il tombe en ruine et j'ai besoin de tes compétences pour remettre ça en état.

— Tu veux que je rénove ta maison ?

— Oui, en gros c'est ça. Tu me rendras aussi quelques menus services.

— Wow, doucement ! Quel genre de services ?



— Rien qui n'aggrave ta situation, t'inquiète. Bon, voilà ma proposition. Tu travailles ici pour moi, je te calcule un salaire, à mon avantage bien entendu, et quand ta dette sera couverte, tu pourras partir.

— Et ça représente combien d'heures de travail, selon ta grille ?

— Disons que dans quinze bergeries, nous serons quittes.

— Quinze ans ?

— Fais tes calculs, et réfléchis. Et penses-y à deux fois car, si tu refuses, tu ne me seras plus d'aucune utilité...

— Oui, tu me liquideras. Je crois que j'ai saisi le tableau.

— En effet, en quelque sorte. Les accidents arrivent toujours quand on s'y attend le moins. Comme je tiens à ma main-d'œuvre, les corneilles vont te conduire dans un endroit sûr. Fais-moi savoir quand tu seras prêt à me donner ta réponse, mais ne tarde pas.

William se retrouva dans une cellule inviolable. Une lucarne diffusait une faible lueur. Quinze piges dans cet enfer. Mieux valait mourir...

William accepta. Il négocia de travailler davantage, chaque jour, afin de réduire sa peine. Il demanda le décompte de plusieurs semaines par an pour des congés qu'il ne prendrait pas. Il parvint à raccourcir la sentence à onze années.

Les conditions de travail étaient difficiles. William était entravé aux chevilles et retenu au bâtiment par une longue chaîne, la confiance n'était pas le fort de son tortionnaire. Des matériaux pauvres et des outils inadaptés compliquaient la tâche, mais cela importait peu. De plus, Ludwig lui ajoutait sans cesse quelques corvées domestiques des plus répugnantes. William serrait les dents, chassant de son esprit l'angoisse, la peur et le désespoir. Seules comptaient les heures. L'une après l'autre.

Ainsi passèrent les jours, les semaines et les mois. Les

saisons se suivaient et la boucle se répétait. Un sablier sans fin. William oublia ce que signifiait la durée, cette capsule temporelle n'existait pas. Il était prisonnier entre deux parenthèses insensées, dans lesquelles une même journée se répétait inlassablement. En revanche, il tenait les comptes avec rigueur, chaque minute importait.

Quand le montant de sa dette fut atteint, on lui ôta ses chaînes. William négocia de rester encore un peu, cette fois-ci pour un salaire bien réel. Ludwig se fit un plaisir d'accepter, lui offrant même un taux horaire supérieur à celui qui avait servi à la négociation.

Enfin arriva pour lui le moment de quitter son pénitencier. Il monta sur le toit. Ludwig l'accompagna. Sarcastique, ce dernier lui proposa un prêt. William resta stoïque, préférant ne pas réagir. La douleur dans son dos fut terrible quand il déploya ses ailes, mais s'estompa rapidement. Il les leva et les rabaissa plusieurs fois pour se détendre, puis, se sentant prêt, il prit son élan en un saut magnifique. L'ange s'élança dans les airs avec une grâce rare. Tous les démons du marécage le regardèrent s'éloigner avec jalousie.

Il se dirigea vers la ville tout empreint d'une allégresse infinie, multipliant diagonales et détours. Il scintillait sous la chaude caresse d'un soleil éblouissant. Tel un demi-dieu argenté. Il vit de loin que la tour était terminée. Dommage qu'il n'ait pas pu assister à son achèvement. Il la contourna pour l'admirer, elle était réellement magnifique. Du verre partout. On y annonçait un spectacle dont il ignorait tout, le nom sur les affiches lui fut difficile à déchiffrer.

Il s'approcha du quartier qui autrefois était le sien. Rien n'avait changé. Toujours trop de monde, de voitures, de pollution, trop de bruit et trop de tentations. La belle vie, quoi !

Il loua un appartement dans un vieil immeuble. Le propriétaire grippe-sou n'exigea aucune garantie, tant mieux,

mais le prix était exorbitant pour une turne aussi insalubre que celle-ci. Il n'était pas en position de négociier, il avait une vie à reconstruire. Le néon pourpre d'une enseigne explicite grésillait, éclairant par intermittence le mur de la chambre.

Il entra dans un bar-restaurant. La bouffe du marais n'avait pas vraiment été excitante et le temps était venu de goûter à des plaisirs plus affriolants. Au comptoir, une jolie fille attendait de se faire aborder. William ne se gêna pas. Elle était charmante et sa conversation lui fit du bien. Onze balais avec des brutes, ça calme la libido. Il lui offrit quelques cocktails, elle lui offrit quelques éclats de rire. Dans le fond de la salle, des musiciens jouaient une musique à laquelle William ne comprenait rien. Il proposa à sa conquête de faire quelques pas dehors. La soirée était douce. Il lui prit la main, elle lui sourit. Il l'embrassa.

Ils passèrent devant un club rétro. William reconnut une mélodie. Ils y entrèrent et filèrent sur la piste de danse. William enchaînait les verres. Ce retour en ville était grandiose. Cette fille était superbe. La boisson lui allait bien. Elle lui murmura à l'oreille qu'elle avait terriblement envie de faire l'amour. C'était visiblement le moment de rentrer.

En sortant, le vent frais le saisit. Il frissonna violemment et son estomac se crispa. Il n'eut que le temps de se pencher sur le caniveau. Son estomac régurgita bouffe et alcool dans un éclaboussement sonore et puant. La jeune fille, écoeurée, héla un taxi, l'y enfourna et disparut.

En se réveillant, il n'avait qu'une seule envie. Se faire couler un bain chaud. En regardant son reflet qui se déformait dans le robinet chromé...

# L'ARBRE À CASH

---

*Lucie Land*

J'ai embauché  
64 enfants du coin  
35 jardiniers  
22 pompiers  
38 lamas  
10 plombiers

et le prochain sera un empereur  
mais c'est un peu cher  
ça coûte 1,7 billion

Pour les aider  
J'ai  
3 arrosoirs  
26 tuyaux  
7 camions de pompiers  
20 Canadiens  
1 nuage  
2 tornades  
1 citerne

Pour que les enfants me rapportent plus d'argent

J'ai  
des sucettes  
un camion de glace  
des bombes à eau  
un soleil

Pour les jardiniers

une pelle en or  
des gants verts

Pour les pompiers

plus de 100 dalmatiens  
une hache rouge  
une échelle

Pour les lamas

une casquette  
des lunettes de soleil  
un poncho en laine

Pour les plombiers

un champignon  
un frère  
une étoile  
des boîtes mystères  
des princesses

Tout ça pour mon arbre

que j'ai fait grandir avec  
une peau de banane  
une brique de lait  
des sachets de thé  
des arêtes de poisson

À chaque fois que je clique dessus  
Je gagne 2 000 dollars  
et des kilos de billets tombent par terre  
et je gagne 75 000 dollars par seconde  
C'est long, une seconde  
Alors que Bill Gates n'en gagne que 800 par seconde



# LES MISÉRABLES, ROCHON & ASSOCIÉS

*Fabien Drouet*

Dans le bus, côte à côte.

M. est enceinte d'un « ? » qui bouge, n'a pas encore de nom. Il ne s'appelle pas, on l'appelle tantôt « il », tantôt « elle », tantôt « Suspense ».

Huitième visite d'appartement.

Le premier souffle autonome de *Suspense* est programmé pour juin. Si tout se passe comme ça se passe le plus souvent du côté de ces fameux mammifères créateurs des dieux des prêtres bancaires des chemises à fleurs de l'imprimerie du Babybel des camps de concentration du vélo du cricket des nations, il reste à *Suspense* quatre mois de vie aquatique.

« Ça va aller. »

L'appartement est froid, petit.

Dans l'allée, c'est écrit qu'à partir de 20 h il ne faut pas faire de bruit. Après un rapide tour des lieux et quelques avalages de salive gorges serrées :

« On trouvera pas moins cher. »

Elle au chômage, 640 par mois.

Moi cumulant fragment de RSA, soutien scolaire en milieu urbain et nettoyages de vitres de kebabs au black. 680 par mois.

On n'a pas à se plaindre. Et on ne se plaint pas. 1300 à deux, on devrait s'en sortir. On aime les pâtes et les choses simples.

On trouvera mieux plus tard.

« C'est vrai que c'est sacrément moche. »

Dossier refusé.

Dans le bus, côte à côte. On est bien quand ça bouge, en transit.

Pour fêter ça, on va se faire un bon petit plat du jour chez Danny. Avec dessert.

Onzième visite d'appartement. Lyon, 9e.

Le loyer est trop cher mais tant qu'à être dans la galère, autant s'y balader.

Deux chambres. La voisine qui dit bonjour, la porte qui ferme mal. Une terrasse sur laquelle je pourrai fumer c'est important, un long couloir inutile, la Saône à la fenêtre, une épicerie de nuit juste en bas. Un parquet usé et les futurs murs de la chambre de *Suspense* à repeindre.

Chez Rochon & Associés – agence immobilière depuis 1978 –, nous arrivons ragaillardis, et innocents.

« Vous gagnez combien ? »

On répond. Cons.

Cet appartement, on va l'avoir.

Un des deux mecs qui va quitter Lyon pour Londres est d'accord pour nous filer les clés deux heures, le temps qu'on en fasse un double, un triple et un quadruple.

Le propriétaire a trente-deux logements à Lyon. Il devrait s'en sortir sans nous.

« Photoshop ! »

Cet Eurêka très logiciel sonne la fin de nos idées de squat.

---

*Salaire de la personne 1 : 3 800 €/mois*

*Profession : Chanteur résident à l'Opéra de Lyon*

*Salaire de la personne 2 : 3 200 €/mois*

*Profession : Chanteuse résidente à l'Opéra de Lyon*

Autant s'amuser un peu. Tout en restant crédible : profession identique mais salaire moindre pour la dame.

Reste un souci. Les agents de chez Rochon & Associés nous ont déjà vus. Et il faut maintenant qu'on leur apporte le dossier.

Rasage de crâne, sabot 9 mm. Taille d'une moustache dans le plus pur style Elégance. Chemise noire et veste de costard type Artiste sérieux, lunettes à monture épaisse.

« Bonjour mesdames. Avec ma future concubine, nous sommes assez pressés, nous jouons *Les Misérables* dans trois mois, il nous faut vite un minimum de confort.

– Oh, *Les Misérables*, magnifique... poignant... Victor Hugo ! »

« Allô, monsieur ? L'appartement est à vous ! »

# LA FIN DE L'HUMANITÉ

---

*Anthony Boulanger*

« Nous avons Huelgoat sur le radar infrarouge, capitaine. Demandons l'autorisation de lancer la procédure de décélération. »

La phrase résonna à son oreille droite avec un bourdonnement désagréable qui contrastait avec l'enthousiasme de l'annonce. Huelgoat, enfin, l'objectif d'une mission qui avait commencé il y avait trois cents ans de référence. Trois siècles pour tous ceux restés sur Terre, six mois seulement pour l'équipage de l'*Argentifère* qui avait navigué à une vitesse proche de celle de la lumière.

— Je confirme, répondit-elle. Lancez la procédure de décélération.

Un instant, une pensée parasite lui vint en tête. Le type de pensée qu'on pouvait avoir quand on était au bord d'un précipice, d'un quai de train, d'une voie rapide. Et si elle n'avait pas donné l'ordre ? Ou si elle revenait dessus ? Son équipage accepterait-il de continuer sur sa lancée à travers l'éther, sans but, sans objectif, sans même celui de la survie qui était pourtant ce qui prédominait sur Terre à leur départ ? Leur voyage avait-il une véritable raison d'être ou s'était-il seulement agi de poudre aux yeux pour l'opinion publique,

afin que ceux qui restaient en arrière continuent de se battre et de résister ? Après tout, une fois la récolte terminée, il faudrait de nouveau six mois de voyage en temps relatif pour revenir sur la planète-mère. Six siècles en tout et pour tout pour la Terre, dix-huit à vingt-quatre générations... Tout pouvait arriver dans un tel laps de temps. Absolument tout. À part une victoire de l'Humanité...

Habitée aux centaines de manœuvres similaires, la capitaine sentit le léger changement de gravité qui se saisissait d'elle et de l'ensemble du vaisseau tandis que l'*Argentifère* quittait sa vitesse *subluminique* pour des vitesses concevables pour l'esprit humain. Huelgoat, la planète cible, était encore à des dizaines de milliers de kilomètres, mais telle était la distance dont le bâtiment avait besoin pour pouvoir freiner et se mettre en orbite sans risque matériel et humain. Encore trois jours à patienter avant la destination, trois jours pour passer en revue l'équipage, les cales et les instruments. Trois jours où chacun se poserait les questions qu'elle-même se posait.

Et si les bastions de résistance avaient déjà cédé ?

Et si les Lycanthropes avaient déjà assimilé et transformé tous les Humains ?

Et si les Lycanthropes s'étaient saisis de leur technologie pour lancer des vaisseaux à leur poursuite ?

Et si ?

Et si...

Et si.....

Et si leur mission était couronnée de succès ?

C'était en vertu de cette dernière question que la capitaine Arc'hant devait entretenir le moral de son équipage. Et le sien... Devant sa glace, l'officière ajusta son uniforme et sortit de sa cabine.

Soleil dans le dos du vaisseau, Huelgoat était à présent bien visible à travers la baie panoramique du cockpit. L'exoplanète

étalait ses nuages et ses océans, paresseux, visqueux, où le blanc de l'hydroxyde d'argent côtoyait furtivement le noir de l'oxyde *argenteux* en fonction des variations régionales de pH. Entre les nuages, quelques îles apparaissaient, comme de gigantesques réseaux réticulaires pointant de temps en temps dans cette immensité d'un gris métallique qui renvoyait tant et tant de lumière de son soleil dans l'espace. C'était l'albédo exceptionnel de Huelgoat qui avait attiré l'attention des télescopes, autrefois, avant l'apparition du premier Lycanthrope, et ce furent les analyses spectrales de son atmosphère, révélant son incroyable teneur en argent, qui avaient motivé la construction et le lancement de l'*Argentifère*.

Là où des rêveurs et visionnaires avaient imaginé qu'on lancerait des vaisseaux spatiaux pour coloniser des super-Terres, l'état-major militaire avait décidé de lancer la seule expédition possible vers une exoplanète si chaude que l'argent y coexistait à l'état gazeux et liquide dans son atmosphère, facile à récolter donc, et solide au niveau des fameux îlots. En d'autres temps, la découverte aurait suscité des centaines d'articles de physique, astrophysique ou prospective, mais elle avait été tenue secrète le plus longtemps possible par l'État Martial Mondial, de crainte que les Lycanthropes n'adaptent en conséquence leurs objectifs de guerre. Eux qui avaient pris le contrôle de l'ensemble des mines, actives ou abandonnées, afin d'éviter de nouvelles extractions de cet élément fatal pour leur organisme, eux qui stockaient dans leurs antres la totalité de l'argent qui avait circulé à travers les âges, ils auraient vraisemblablement lancé un assaut massif contre Lambaréné, au Gabon, un des derniers bastions de l'Humanité et d'où avait décollé l'*Argentifère*.

Comme à chaque fois qu'elle était au pied du mur, l'Humanité avait ainsi innové dans l'urgence. Pendant la dernière guerre mondiale, le Projet Manhattan avait accouché du contrôle relatif de la fission atomique, le Projet 47 avait quant à lui



finalisé les travaux sur la fusion nucléaire et permis le voyage *subluminique*. Lambaréné était devenu en quelques semaines une base de lancement, là où Kourou, Cap Canaveral, Xichang et Baïkonour, pour ne citer qu'elles, n'étaient plus depuis longtemps aux mains de l'Humanité...

La revue de l'équipage se passa à la perfection. Des techniciens des récolteurs jusqu'aux physiciens et métallurgistes, tous affichaient une féroce envie d'en découdre. Les derniers assauts des Lycanthropes contre les communautés étaient encore frais dans leur esprit, et si certains avaient conscience du décalage entre leur perception du temps à l'instant présent et la réalité sur Terre, aucun ne le montrait.

— La mission est simple, se contenta de dire la capitaine Arc'hant. On siphonne ce réservoir géant de tout le métal que nous pouvons transporter, et on retourne sauver la planète-mère. On devient tous des héros, et on prend nos retraites au soleil. Vous connaissez vos boulots, alors on se lance sans plus tarder. Rompez.

D'un salut, elle donna le signal de la mise en branle des unités et chacun prit position et s'affaira. L'officière remonta jusqu'au pont de commandement et vérifia l'avancée de la manœuvre à travers les caméras intérieures et extérieures. La mission était simple, en effet, sur le papier. Dans les faits, des pépins pouvaient survenir à tous les niveaux sur des systèmes confrontés à la réalité du terrain pour la première fois. Si la sortie des tuyaux depuis les entrailles des soutes se passa sans encombre, il fallait à présent les guider jusqu'à la limite de la thermosphère, là où les gaz d'argent se condensaient en gouttelettes liquides et où ces perles mortelles se solidifiaient en paquets de fils torsadés ou s'agrégeaient en cristaux cubiques. Les drones de fusion suivirent bientôt les tentacules et se greffèrent à ses parois à intervalles réguliers au fur et à mesure du déploiement, autant pour les transporter à destination que

pour se préparer à chauffer le conduit. L'argent solide serait amené juste au-dessus de son point d'ébullition dans le vide, pour être refroidi et réagencé de façon optimale dans les soutes de l'*Argentifère*.

Arc'hant s'abîma de longues minutes dans la contemplation du ballet des appareils et dispositifs humains aussi près d'une planète si particulière. Elle pouvait presque voir le reflet des tuyaux apparaître par intermittence sur les nuages d'argent cristallisé qui dérivait à la limite de l'attraction de leur planète, sombrant parfois sans préavis. Deux araignées gigantesques, parfaitement symétriques mais rendues curieusement fragiles face à l'élément convoité et la taille de l'exoplanète. Une décharge électrique jaillit à l'horizon, s'étendant à la surface de la planète sur toute sa longueur pour finir par s'élancer dans l'espace en un jet de plasma.

— Vous avez vu ça ? demanda quelqu'un sur le pont.

— Personne n'avait anticipé un phénomène de ce genre, lui répondit-on. Si un tel arc touche un des tuyaux, c'est toute la structure qui va en prendre un coup.

— On ne change rien, ordonna Arc'hant. Poursuivons. Hors de question de faire demi-tour et de rentrer les cales vides.

De larges figures de Lichtenberg étaient à présent visibles depuis l'espace, zébrant les nuages de leurs traînées noires. Des blocs d'argent semblaient se désolidariser et sombrer avec la lenteur de paquebots de croisière. La capitaine imaginait ces masses de métal tomber telles des météores vers le centre de la planète géante, s'épanchant en larges gouttes en fusion, traversant d'autres nuées liquides, et s'y refroidir pour mieux se réchauffer une fois de plus à la friction de l'atmosphère pour finalement crever des strates et des strates de croûte planétaire. Le spectacle qu'il devait y avoir au niveau du sol, si toutefois il en existait réellement un, devait être apocalyptique. Une apocalypse qui la ramena une fois plus par la pensée à la Terre. Elle n'avait que très peu d'instructions quant à la marche à

suivre à leur retour. Si elle avait été sélectionnée pour cette mission pour ses qualités de stratège et de tacticienne, les objectifs généraux durant les exercices de l'école militaire étaient toujours décidés pour elle. Lorsqu'elle arriverait sur Terre trois siècles plus tard, une fois les soutes pleines de mort *lycanthropique*, serait-ce pour arracher le dernier bastion de survivants aux griffes de leurs ennemis ou pour un baroud d'honneur de l'Humanité ?

— Constate-t-on des dérives sur les projections d'approvisionnement ? demanda la capitaine.

— Oui, mais c'est une nouvelle positive, capitaine. Les senseurs de tête des pipelines ont trouvé des filons plus chauds et plus fluides que prévus. Nous avons économisé en énergie nécessaire au chauffage et avons redirigé le surplus vers les pompes. Nous devrions avoir fini le remplissage de la première soute dans deux heures terrestres.

— C'est en effet une très bonne nouvelle. Excellente initiative, ajouta-t-elle.

Le regard d'Arc'hant balayait le paysage atmosphérique. De nouvelles traces d'éboulements apparurent dans les nuages et une idée saugrenue traversa son esprit. Elle se retint de demander si une quelconque forme de vie avait été détectée dans ce qu'elle imaginait comme une nappe phréatique d'argent liquide sous le vaisseau, mais aucun des senseurs de l'engin n'était dédié à une telle analyse. Si forme de vie il y avait, personne ne saurait la reconnaître telle quelle.

Durant les heures qui suivirent, aucun nouvel orage ne se manifesta près ou loin du vaisseau. Le remplissage de la soute numéro un fut achevé en un temps record, et les opérateurs en sortie *extravéhiculaire* s'empressèrent de défaire et d'abandonner les têtes originelles pour les remplacer par des neuves. Même si la durée d'immersion dans l'argent avait été minimisée, les entrées atmosphériques et les percussions contre

les plaques solides justifiaient de renouveler le matériel pour chaque soute. Première sortie hors du Système solaire pour un vaisseau habité, et l'Humanité laissait déjà sa marque derrière elle. Ce furent au final ces étapes, les moins automatisées, qui prirent le plus de temps pour les remplissages suivants. Mais l'*Argentifère* fut plein, enfin. Plein à la manière d'un pélican au bec empli d'eau, d'une tique gorgée de sang – un gargantuesque parasite de métal qui en absorbait un autre. Les réacteurs furent lancés au maximum pour échapper à l'attraction de la planète. L'accélération augmentant la gravité de quelques unités dans le bâtiment, Arc'hant surveillait les moniteurs sous ses yeux, prête à ordonner l'extinction des moteurs classiques pour passer à la propulsion relativiste. Quand l'*Argentifère* fut suffisamment éloigné de toute masse notable dans ce système, elle donna l'ordre en question.

Elle avait à présent six mois pour se préparer à toutes les situations qu'elle pourrait rencontrer sur Terre. Sur une planète vieillie de six siècles. Quand le vaisseau arriverait au niveau du nuage d'Oort, il entamerait sa nouvelle décélération. Ces confins du Système solaire lui fourniraient l'occasion de capter quelques informations supplémentaires, s'il y avait encore des ondes radio à intercepter, par exemple.

La capitaine avait tenu à se trouver dans la même salle que ses hommes pour leur entrée dans le Système solaire. Pour prendre la température, en quelque sorte. Ainsi, ce fut une centaine de personnes dans le hangar machines qui regardaient l'écran sur lequel était apparu et avait grossi Neptune, jusqu'à ce que l'*Argentifère* ne le laisse derrière lui, dans une exaltation presque religieuse. Tous se sentaient investis d'une mission sacrée, tous étaient en croisade contre les Lycanthropes, revenant enfin sur la planète-mère en sauveurs et archanges prêts à faire tomber le feu métallique sur les monstres infernaux. Cela aurait dû plaire à la capitaine.

Mais si Arc'hant avait voulu quitter le cockpit, c'était également, ou surtout, pour ne pas se trouver en présence de ses officiers. Pour ne pas sentir leurs regards dans son dos, leurs interrogations muettes, leurs attentes. Quelqu'un avait manifestement perçu leur entrée dans le Système solaire au moment où ils avaient coupé les moteurs relativistes pour entamer leur décélération, ou transmettait en boucle depuis des années. Ce quelqu'un leur avait adressé un message : « *Argentifère*, capitaine Arc'hant, ne revenez pas. » Six mots, simples et inattendus, six mots qui revenaient invariablement, aussi bien dans le canal de communication que dans l'esprit de la commandante du vaisseau.

Cela pouvait être tout et n'importe quoi. N'importe qui.

Cela pouvait être les seuls mots que les derniers humains avaient réussi à transmettre avant de succomber sous les assauts des Lycanthropes, exhortant le dernier échantillon d'Humanité à s'implanter ailleurs.

Cela pouvait tout aussi bien être les monstres eux-mêmes qui avaient pris connaissance de leur mission et tentaient de les dissuader de la mener à bien.

Le second du vaisseau parvint enfin à retrouver la capitaine dans la salle pleine à craquer.

— Nous attendons vos instructions, lui souffla-t-il. Avec tout mon respect, Capitaine, il faudrait que vous soyez sur le pont.

— J'avais besoin...

Arc'hant s'interrompit. Elle n'avait pas à se justifier auprès de son subordonné. Mais elle devait reconnaître qu'il avait raison. L'équipage n'était pour le moment pas au courant de l'existence du message reçu, mais les rumeurs parvenaient toujours à s'échapper et il fallait qu'elle soit à son poste pour déterminer la ligne d'action.

— Je veux des scans radio des astéroïdes que nous allons croiser avant Mars, dit-elle en retrouvant son timbre martial.

Ensuite, vous focaliserez les antennes sur Mars, puis sur la Lune, et enfin sur la Terre. Je veux savoir si nous sommes seuls à naviguer dans l'espace et, sinon, qui nous avons en face de nous. Quand nous serons à portée, vous me ferez un balayage dans tous les domaines du spectre pour lesquels nous sommes équipés, et vous me détectez d'où vient précisément ce message.

La capitaine respira longuement et profondément. La stratégie était claire à présent dans son esprit : repérer les éventuelles traces ennemies dans l'espace ainsi que des radiations ou des reliquats d'armes nucléaires sur Terre, puis imager la zone d'envoi du message, en espérant déterminer si c'était un territoire actif, et sous quelle domination, ou une balise témoin d'un siècle précédent, avant que l'Humanité ne se fasse déborder.

— N'oubliez pas... commença Arc'hant, n'oubliez pas que nous sommes détectables également. Que le pilote nous amène dans la ceinture d'astéroïdes et se prépare à devoir engager des manœuvres d'évitement.

L'officier se fit craquer les jointures. Elle avait failli parler de ce qui lui apparaissait à présent comme une évidence, mais dont elle venait juste de prendre conscience à l'instant. Six siècles s'étaient écoulés ici. Peu importait l'espèce qui avait gagné, car si la guerre était terminée, elle pouvait avoir fait un bond technologique inconcevable. En six siècles de Moyen Âge, la Terre était passée de l'épée en mauvais fer au trébuchet. Six siècles plus tard, du trébuchet à la bombe atomique. Et si, à présent, c'était de la bombe à la protection absolue contre l'argent ? À des vaisseaux indétectables par l'*Argentifère* avec ses senseurs désuets ? Le message qu'émettait la Terre était peut-être le seul avertissement qu'elle recevrait avant une annihilation pure et simple.

— Aucun écho radar, dans aucune plage de longueur d'onde



que nous pourrions détecter, l'informa-t-on. Les systèmes d'écoute et les canaux de communication restent ouverts.

Arc'hant grogna un vague acquiescement. Le vaisseau avait vite laissé Uranus et Saturne derrière lui, traversant le Système solaire bien plus vite que n'importe quel objet naturel dans les environs. Jupiter était déjà discernable. À la légère variation de pesanteur, la capitaine sentit que le pilote accentuait son ralentissement pour manœuvrer vers la ceinture d'astéroïdes.

Cela faisait deux jours terriens que le vaisseau attendait, nouveau corps en orbite autour du Soleil, dissimulé dans la multitude des roches de la région. La Terre restait bloquée en boucle sur les six mêmes mots. Ils avaient fini par fuir auprès de l'équipage et les tensions se multipliaient. Les officiers subalternes d'Arc'hant s'en faisaient les relais. Chacun était sur le qui-vive, dans l'expectative du dénouement de la mission.

— Toujours rien des têtes de reconnaissance ?

— Rien à cette distance, lui répondit-on. L'émission du signal reste stable et constante, localisée sur Lambaréné. Il n'y aucune évolution.

Arc'hant prit une grande inspiration. Sa résolution vacillait, trop de pensées s'entredévoraient sous son crâne sans aboutir. Se pouvait-il que la Terre fût vidée de toute espèce intelligente ? Les Lycanthropes et l'Humanité se seraient-ils annihilés réciproquement ?

— Mettons-nous en orbite autour de la Terre, messieurs. Exécution immédiate. Approche rapide.

Une stricte discipline fit qu'il n'y eut aucun murmure, aucun soufflement, mais les sourires parlaient d'eux-mêmes : l'*Argentifère* rentrait à la maison.

Il se passa deux journées supplémentaires pendant lesquelles le vaisseau navigua autour de la planète, quadrillant les continents et les océans au fur et à mesure des rotations

asynchrones avec le monde-mère. Ce qui sauta aux yeux de la capitaine, avant le verdoisement insolent des terres au-delà de chaque tropique, ce fut la disparition totale des différentes plaques de plastique qui étaient à leur départ prisonnières des vortex océaniques. Tout était trop bleu, trop vert, trop jaune, trop ocre, trop violent. Avec aucune trace de métal dans son atmosphère, la Terre semblait plus brillante que Huelgoat. Aucune trace non plus d'habitations nouvelles ou récentes, d'humains ou de Lycanthropes... Les mégaloïdes qu'ils avaient quittées à peine quelques mois plus tôt selon leur appréhension du temps avaient été rendues à la nature, les autoroutes, les ports, les plateformes pétrolières étaient à présent parties intégrantes du paysage. Six siècles s'étaient écoulés, et la Terre était redevenue sauvage.

— Ce sont des buffles ? s'étonna un officier navigateur. Je pensais qu'ils avaient disparu !

Arc'hant jeta un œil en contrebas. Un troupeau titanesque de quadrupèdes passait au large de la base de Lambaréné. Cette dernière semblait épargnée par la faune et la flore comparée à la ville toute proche.

— On se pose, ordonna la capitaine. Stand-by et observation des alentours pendant trois heures une fois que nous aurons touché le sol.

Arc'hant n'attendit finalement que deux heures avant de décider de sortir du vaisseau. En lisière du pas de tir et d'atterrissage, une forme humanoïde était apparue, portant un tissu qui avait dû être blanc à une époque et sur lequel avait été dessiné le symbole de la mission *Argentifère*.

— C'en est un, Capitaine, grogna un subordonné. Regardez l'orientation de ses genoux !

— Oui, je l'ai remarqué aussi. Mais pourquoi ici, et maintenant ? Il fait grand jour. Il ne devrait pas pouvoir supporter un tel rayonnement.

La créature présentait une pilosité abondante sur le dos, les épaules et les jambes, tel un loup monstrueux, le reste du corps étant glabre. Une fois qu'elle fut certaine d'avoir attiré l'attention, elle s'assit à la manière d'un canidé.

— Je sors. Randall, Stewart, avec moi ! Armez-vous en conséquence. Prévenez les canonnières et mettez-moi ça en joue.

Quelques minutes plus tard, les trois officiers descendirent la rampe d'embarquement. Arc'hant donnait le change : si, extérieurement, elle affichait une carapace de froideur et une démarche assurée, tout son être lui criait de fuir à toutes jambes. Elle avait vu de quoi les Lycanthropes étaient capables. Les atrocités de la guerre et des massacres étaient toujours fraîches dans ses pensées, comme autant de coups de crocs à vif.

— Bon retour à maison, Capitaine, dit la créature. J'espère que la compréhension de notre langue est possible.

En s'approchant, Arc'hant dut retenir une grimace de dégoût. Si la bête présentait des caractéristiques purement lycanthropiques, elle semblait encore plus difforme que dans son souvenir. La peau dénudée était rose et noire, et les yeux étaient trop humains.

— Vous comprenez notre langue ? relança la bête.

— Je vous comprends.

— Ah, très bien. Cela est compliqué. Six siècles ont passé pour nous. Comme de l'ancien langage à présent. Peu à parler. Oh là là, dire que vous êtes la Arc'hant légendaire ! Mes parents parlaient de vous pour faire peur à frères et sœurs !

— Qui êtes-vous ? Et que faites-vous là ?

— Je suis le Guide. Au cas où vous revenez, malgré le message pour dire que la guerre est achevée. Je dois vous guider vers la Ville.

— Certainement pas. Il est impensable que nous venions avec vous, lâcha la capitaine.

Sans qu'elle ait eu besoin d'en donner l'ordre, ses deux

officiers avaient dégainé leurs armes ;

— Non, non, pas de danger ! dit la créature en levant les bras et en avançant d'un pas. La guerre est finie ! Regardez, regardez !

La bête montra ses pattes avant et, tout comme son faciès de canidé était pourvu d'yeux humains, ses doigts présentaient des ongles en lieu et place de griffes. Les crocs qui auraient dû orner sa gueule étaient semblables à des dents humaines.

— Par mon vaisseau, vous vous êtes... hybridés..., murmura Arc'hant. Quelle... quelle horreur !

— Non, tous libres maintenant, et sains, et intégrés dans nature ! Tous humains ! La vigueur ! Vigueur hétérosis !

Dans aucun des scénarii qu'elle avait envisagés, il n'avait été question d'une situation si... démente. Si effroyable. Si perversie. Le dénouement aurait dû être des plus simples : soit les Lycanthropes avaient gagné, soit les combats faisaient toujours rage. Dans l'un ou l'autre cas, elle aurait déversé sa cargaison liquéfiée dans les points d'eau et les océans, elle aurait vaporisé des nuages directement au-dessus des villes ennemies.

— Abattez-moi ça, ordonna Arc'hant. Et passez l'ordre : on tire à vue, sans sommation.

Pour la première fois depuis six mois, les choses étaient claires pour Arc'hant. Plus d'hésitations, plus de subtilités. Elle savait exactement pourquoi elle était sur Terre, à présent. Ces hybrides avaient dû concocter le message afin qu'elle renonce à se poser. Parce qu'ils avaient lu son dossier, ils connaissaient son existence, ils connaissaient son nom, ils connaissaient sa mission. Et ils auraient dû savoir qu'elle allait toujours au bout de ce qu'elle entreprenait. Les détonations résonnèrent dans la plaine gabonaise. Le corps s'abattit, sans lâcher le drapeau blanc dans ses mains. Une minute passa, puis une autre, sans que la créature ne semble revenir à la vie. Ainsi, les balles en argent fonctionnaient toujours sur ces êtres abominables.

— Messieurs, allons finir le travail, lança Arc’hant avec un sourire carnassier. Donnez-en-leur... pour leur argent !

# UN PEU D'AIR FRAIS

---

*Clio Van de Walle*

**La mère de la plaignante.** Elle a dit non.

**L'accusé.** Dix mille dollars.

**La mère de la plaignante.** Jamais.

**L'accusé.** Douze mille.

**La mère de la plaignante.** Elle s'est débattue, mais elle avait trop peur.

**L'accusé.** Quinze mille dollars.

**La mère de la plaignante.** Jamais.

**L'accusé.** Vingt mille.

**La mère de la plaignante.** Elle n'a rien dit pendant cinq ans. Elle ne peut plus se taire.

**L'accusé.** Trente mille dollars.

**La mère de la plaignante.** Jamais.

**L'accusé.** Quarante mille, et son loyer payé à vie.

**La mère de la plaignante.** Elle ne peut plus sortir le soir depuis ce jour-là.

**L'accusé.** Quarante mille dollars et une maison à son nom.

**La mère de la plaignante.** Elle ne peut plus sortir la journée non plus.

**L'accusé.** Cinquante mille...

**La mère de la plaignante.** Jamais.

**L'accusé.** Soixante mille.

**La mère de la plaignante.** Elle ne rit plus. Elle n'a plus d'amies !

**L'accusé.** Cent mille dollars.

**La mère de la plaignante.** Jamais.

**L'accusé.** Deux cent mille.

**La mère de la plaignante.** Elle est tombée dans la drogue. Elle ne m'écoute plus.

**L'accusé.** Cinq cent mille dollars !

**La mère de la plaignante.** Jamais !



**L'accusé.** Ses études payées jusqu'à sa majorité !

**La mère de la plaignante.** Elle ne peut plus faire l'amour.

**L'accusé.** Un million de dollars !

**La mère de la plaignante.** Elle ne peut plus aller à la selle sans pleurer !

**L'accusé.** Deux millions de dollars et les étalons du ranch !

**La mère de la plaignante.** Elle ne peut plus voir son propre corps.

**L'accusé.** Cinq millions !

**La mère de la plaignante.** Pour son silence ?

**L'accusé.** Dix millions !

**La mère de la plaignante.** Et le ranch ?

**L'accusé.** Vingt millions, et le ranch.

**La mère de la plaignante.** Pour les étalons ?

**L'accusé.** Pour le silence, et les chevaux.

**La mère de la plaignante.** Sa souffrance n'a pas de prix.

**L'accusé.** Et la garantie.

**La mère de la plaignante.** La garantie ?

**L'accusé.** Qu'elle tiendra parole.

**La mère de la plaignante.** Sa parole et son silence ?

**L'accusé.** À vie.

**La mère de la plaignante.** À vie ?

**L'accusé.** Les chevaux, son silence, à vie, avec le ranch.

**La mère de la plaignante.** Et les dix millions ?

**L'accusé.** Les cinq.

**La mère de la plaignante.** Jamais.

**L'accusé.** Les dix.

**La mère de la plaignante.** Les dix, à vie.

**L'accusé.** Pour sa vie, à elle. Bien sûr.

**La mère de la plaignante.** Elle ne peut plus ouvrir les yeux de toute façon. Elle n'a plus confiance.

**L'accusé.** L'air frais de la campagne lui fera du bien.

**La mère de la plaignante.** L'air ne s'achète pas.

**L'accusé.** Tout s'achète.

**La mère de la plaignante.** Jamais.

**L'accusé.** Vous me dites non ?

Temps.

**La mère de la plaignante.** Jamais.

# LE RENARD

*Géraldine Sartin*

Le renard zigzague entre les tombes. Ses pattes griffent le grès. Le bruit sort Max de sa rêverie. L'animal détale vers le buffet improvisé, chargé de macarons. Les planches ploient sous la nappe blanche.

Soudain, un hurlement jaillissant du chariot d'obsèques absorbe l'assistance.

Le bois des lattes frotte l'essieu à se briser. La dépouille du vieil homme menace de verser. Un drap noir frangé glisse.

On feint d'ignorer l'incident. Max jette un coup d'œil à Francesca, sa sœur.

L'attention se reporte sur le rabbin aux joues mangées de barbe.

Il n'est que contractuel, recruté in extremis. Car Ruven n'a pas réglé ses annuités à sa synagogue : impossible de bénéficier du cérémonial post-mortem.

Le patriarche emporté par la pandémie était pourtant membre de cette communauté depuis son mariage. Quand les moulures du nouvel appartement avaient été décorées.

Dans le salon, c'est le choc des couleurs. On ravive les murs peints en bleu ciel. Au sol, ce sera de la laine rouge. Sur les bibliothèques, les arabesques rousses du 18<sup>e</sup> siècle paraissent

neuves.

Le décor est précieux. Tapis persans. Miniatures indiennes. Manuscrits éthiopiens. Copies de meubles de style. Excepté les tableaux naïfs signés de la grand-mère – un banal attachement humain, tout de même.

« Je vous propose un prix pour l'ensemble », a dit la commissaire-priseuse à Max.

« Pouvez-vous vous charger de la mise en camion ? », a-t-il répondu en guise d'acquiescement.

Les magasiniers sont au travail. Des rouleaux de papier bulle encombrant l'entrée.

La porte palière est restée ouverte. Dans un recoin du salon, deux femmes agrippent des tasses de thé. La veuve et une amie polonaise, venue de Poznan. Serviettes en dentelle et brioches. « Du fromage frais à tartiner, Liouba, ma chérie », suggère l'hôtesse à Milena.

À côté d'elles, sur un coussin de velours, une botte d'asperges fraîchement envoyée d'Alsace par la belle-sœur.

Max entend des rires et des chuchotements venant du bout de l'appartement. Il emprunte le corridor, passe devant les chambres et entre dans celle du défunt. Le corps, enroulé dans sa robe de chambre camel, est allongé sur le lit. On attend les pompes funèbres.

Un parent et une amie sont venus aider. Pour le moment, ils sont en conversation par-dessus le lit. « Tu veux vraiment aller dîner ce soir... ? », minaude-t-elle.

La sonnerie du téléphone les interrompt. Max se penche vers la table de chevet pour décrocher le combiné.

« Allo ? Bonjour, M. Etienne... Je vous remercie, vous êtes très aimable. » Le banquier de Genève. Max est allé le rencontrer. Il a été reçu dans une salle de réunion, au deuxième étage d'un bâtiment de pierre grise. La baie vitrée ouvrant sur le lac : vue imprenable. Parquet de maître, table majestueuse, sièges de cuir clair. Café fumant. L'accueil est cordial.

« Cher Monsieur, quel plaisir de rencontrer les enfants de

nos clients », dit M. Etienne avec son accent valaisan. Il ajoute gentiment : « Je partage votre étonnement en ce qui concerne le patrimoine de votre papa. Il est clair qu'il avait moins de surface que ce qu'il laissait à penser. Il y a eu des dettes. Tout de même, pour un ancien administrateur de banque, c'est un peu curieux. Restons bons amis, voulez-vous ? »

Retour, passage par le sas en verre et acier trempé du hall de la banque.

Un rat a jailli sous ses pieds sur les pavés de la cour. En grimpant jusqu'à l'appartement donnant sur la rivière, Max note que les fissures des murs se sont élargies. Il se dirige lentement vers le bureau de son père. Et prend place dans le fauteuil, devant la table. Ouvre le tiroir, y cherche la facture d'électricité impayée dont lui a parlé sa mère. Une photo dépasse d'une liasse de papiers, la procédure judiciaire avec le propriétaire. Soupire. Puis Max tire la photo de la pile, l'observe de plus près. Sur le cliché racorni, une femme brune, mature, dodue, souriante. Une inconnue. Une fêlure. Le fils enfouit la photo dans sa poche.

Il regarde sa montre. Prochain rendez-vous avec le garagiste. L'Alfa Romeo familiale est épave depuis des mois devant le jardin public de la cathédrale. Le professionnel est chargé de l'évacuer vers une casse.

Max marche d'un bon pas. Mais il a quinze minutes de retard. La carrosserie sombre s'éloigne, déjà remorquée par une dépanneuse. Sous le nez des agents du chantier de restauration qui a démarré.

# OR BRUT

---

*Thomas Ridon*

## 1

### La concession

La pluie s'est abattue toute la nuit sur le camp. Le crépitemment des gouttes sur sa bâche ne l'a pas empêché de dormir, pas plus que l'humidité de la forêt ou les cris nocturnes. Cela fait des jours que ça dure, saison des pluies oblige. Lorsque Yuri se réveille, Sandra, « la Grosse », est déjà affairée dans l'abri qu'elle appelle sa « cuisine ». Les autres émergent aussi : Armando, Alberto – le gamin de la bande – et Cristiano, « le Vieux ». La journée commence avec un bol de bouillie sans goût mais qui tient au corps. Leurs réserves ne sont plus énormes. Sandra grogne : « Va falloir aller au village bientôt. La chasse aux cochons-bois, ça devient compliqué ! » Les hommes ne répondent pas, ils savent qu'elle a raison. Un mois qu'ils sont dans la jungle guyanaise... mais leur crique est riche, ils préfèrent l'exploiter aussi longtemps que possible. Ils sont *garimpeiros*, orpailleurs, tous venus du Brésil.

Yuri entraîne le groupe d'hommes vers l'étang marron au milieu des arbres dégoulinants. Les pieds dans la boue,



Armando et lui allument les deux moteurs de l'excavatrice : l'un propulse le jet d'eau sous pression qui liquéfie la berge, l'autre active la pompe projetant cette boue nouvelle sur la table de levée. Les sédiments sont filtrés jusqu'à ne garder que les plus lourds. Le Vieux et Alberto versent le mercure sur la roche restante. Le magma qui en résulte sera chauffé pour évaporer le mercure et libérer l'or. C'est ce qu'ils cherchent chaque jour.

Ils décident de faire une pause. Sans traîner, ils avalent leurs gamelles et quelques verres de rhum.

— Tu sais, Yuri, la Grosse a pas tort, remarque Alberto, on commence à avoir un beau stock d'or.

— Ouais, j'sais, ouais. Mais on n'est pas au bout du filon, les mecs. Pas envie de tout lâcher trop vite...

— Arrête !!! Ton or va pas se barrer parce que tu t'éloignes deux jours ! On va pas crever là, à sucer des grains de riz, avec tout notre or ! Merde !

— Calmos, Alberto. On peut tenir des jours, la Grosse exagère toujours. Elle est de mèche avec Wang !

Au fond, Yuri sait qu'ils n'ont pas tort, pourtant il a peur de partir. Il craint une descente de la Légion et de perdre tout le matos. Faut dire que les Français se sont réveillés. Les rondes des pirogues de troufions sont plus nombreuses sur le fleuve Maroni et ils vont plus loin dans les bras des rivières et les criques. Alors qu'il réfléchit, un coup de feu retentit au loin. Un deuxième. Des bruits de bestioles qui détalent. Ils jettent un œil à leurs armes mais n'y touchent pas. Le calme revient. Sûrement la Grosse qui a débusqué un agouti ou un cochon. Elle vise bien, la Grosse. Caractère de merde mais elle sait gérer le camp.

Ils reprennent le travail. Les berges s'érodent, la crique grandit. Il faut abattre une paire d'arbres pour continuer. Le

Vieux s'y colle. Trente ans qu'il fait ça, passant d'un camp à l'autre. Il a traversé la Guyane des dizaines de fois, de l'Oyapock au Maroni. Il a tout vu ou presque. Il attaque un premier arbre. Sa tronçonneuse rugit, crache, fume et tousse finalement.

— *Caralho !* Le carburateur ! Sa mère ! Yuri !

— Putain ! Que des emmerdes !

Yuri sait que c'est fini. C'était la troisième tronçonneuse, plus de pièces détachées. Retourner au village n'est plus une question.

— C'est bon, les gars, vous avez gagné, on rentre demain.

Ils finissent de broyer le maximum de terre possible, quelques grammes de plus sont exhumés.

Ils plient bagages, rentrent au camp, le fusil à l'épaule.

Sandra a visé juste. Quand ils arrivent au camp, ils la retrouvent affairée devant un tas de boyaux et une carcasse. Ce soir, ce sera singe au dîner.

## 2

### São Pedro

À minuit, Yuri, Sandra et Alberto mettent la pirogue à l'eau. Le Vieux et Armando restent sur place pour surveiller le camp et le défendre si nécessaire. Yuri a insisté pour partir de nuit afin d'éviter les mauvaises rencontres trop près du filon. Ils n'ont pris que le strict nécessaire : leurs armes, le matériel en panne, les bidons étanches pour les vivres, les jerricans et... leur or. Le village de São Pedro au Suriname est à dix heures de pirogue en direction de Maripasoula malgré l'aide du courant et des chevaux-moteurs. Quinze heures pour le retour. Rejoindre le Maroni leur prend le plus de temps, il faut

zigzaguer dans les méandres, franchir les sauts rocheux, quitte à délester le bateau. Ils avancent prudemment à la lueur des torches et de la lune. À sept heures du matin, ils atteignent le Maroni et commencent la descente.

Le soleil leur brûle la peau. Après des semaines de jungle et de pluie, il faut se réadapter. Ils surveillent le large lit du fleuve, guettant d'éventuelles patrouilles, mais l'eau est calme ce matin. Longer la rive jusqu'à São Pedro n'est plus qu'une formalité. Alors qu'ils accostent le quai – des planches de bois sur des bidons en plastique –, ils entendent le rugissement d'un moteur remonter le Maroni : une barque de la Légion étrangère française dépasse le village à toute allure. Ceux-là n'ont rien à voir avec les gendarmes classiques. Ils tirent dans le tas et posent les questions ensuite. Ce sont tous ou presque d'anciens meurtriers qui ont échappé à leur passé en s'engageant. Tuer un homme de plus ou de moins ne les défrise pas. « Heureusement qu'on n'a pas traîné » souffle Yuri.

São Pedro, village sorti de terre en quelques années, enclave sino-brésilienne à la frontière franco-surinamaise. Tu parles d'un bouge ! À peine moins sordide qu'une favéla du Nordeste. Au moins, il y a là tout ce que peut désirer un *garimpeiro* : des médicaments, des femmes, de l'alcool, de la bouffe, du matériel. C'est crasseux, recouvert de poussière rouge. Plus un bidonville qu'autre chose. Et pourtant, tout y est rigoureusement organisé. Car tout appartient à un homme : M. Wang. Des bordels aux quincailleries, il a le contrôle de la vie ici et des oreilles partout. Les trois équipiers se répartissent les tâches. Tout se paie en or et coûte cher. Yuri dépense l'essentiel de ses pépites pour les pièces détachées et l'essence. Le reste partira entre des cuisses surinamaises et en cocaïne. Sur les deux cents grammes d'or extrait en un mois, il en reste à peine trente.

Avec ce qui subsiste de son trésor, Yuri se rend au Wang Supermarket, un vaste hangar de tôles rouillées avec quelques stands vendant tout et n'importe quoi. Yuri se présente à l'un d'entre eux peint en jaune, le Goldy. Eugene, un Surinamais, tient la caisse.

— Yuri ! Ça fait un bail. Sorti de ta jungle ?

— Salut, Eugène. Comme tu vois. Et toi, toujours dans ton trou merdeux ?

— Haha, t'es bien content que j'y sois, dans ce bordel puant. La récolte est bonne ? T'as quoi pour moi ?

— Tiens ! s'exclame Yuri en lui lançant un sachet en plastique.

— Voyons ça, vingt-cinq grammes. C'est pas mal pour un mois de mars, persifle le Surinamais. Même traitement que d'habitude ?

— Même traitement.

— T'as pas des extras ?

— Si, répond Yuri en exhibant une dizaine de canines de jaguar qu'il a braconnés le mois précédent.

— Joli ! Je vois que les chiens que tu as achetés la dernière fois ont bien servi...

— Ouais. Rien de mieux pour appâter les panthères. Un piquet, un clébard attaché le soir. Et au matin, un jaguar attrapé et les restes de clebs mort. Y'a plus qu'à se servir. Tu m'en donnes combien ?

— Faut croire qu'ma balance marche mal. Maintenant, elle affiche quarante grammes...

Yuri n'aime pas laisser partir son or comme ça. Mais c'est encore ce qu'il y a de plus sûr. Il vaut mieux le donner au réseau de Wang que de tout garder avec soi. L'or, ça se perd, ça se vole, ça coule dans le Maroni. Alors que le réseau du Chinois est bien rodé. Il se chargera, moyennant commission, de le

faire passer par les casinos de Paramaribo pour le transformer en dollars tout propres et les transférer au Brésil. Yuri sait que l'argent arrive au bon endroit. Il appelle régulièrement son frère à Belém pour vérifier que tout est réceptionné correctement. Il sait exactement combien l'attend pour le jour où il reviendra. Un jour...

Le soir, Yuri retrouve Alberto au Copa, le meilleur bar de São Pedro : des chaises de jardin en plastique fendu en guise de banquettes, des gobelets remplis de mauvaises caïpirinhas, un stand de tir, des putes au comptoir. Le rêve. Le bar est rempli de *garimpeiros* comme eux. Tout le monde braille.

— Tu as tout trouvé ? crie Yuri.

— Ouais, tout : les médocs, les armes, les munitions. Et toi ?

— Pareil. Si la Grosse a fait son taf, on repart demain mat...

Soudain, le volume baisse d'un ton à l'entrée d'un nouveau venu. Il ne ressemble pas aux clients des lieux : plus petit, rasé de près, les vêtements presque propres. Il est accompagné de plusieurs hommes en armes et en treillis.

— C'est qui ? s'inquiète Alberto.

— Wang.

### 3

#### M. Wang

M. Wang, si toutefois c'est bien son patronyme, est né dans la ville de Fuqing, dans la province du Fujian, en Chine. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, fin, le regard intelligent. Il semble avoir davantage sa place dans une assemblée de politiciens que dans la forêt amazonienne. Il s'est révélé assez tôt doué pour les affaires en tout genre et en particulier pour

le trafic d'animaux sauvages. Il possédait un juteux business d'import-export de rhinocéros ou de grands félins en pièces détachées, mais il s'est fait pincer par les autorités du pays africain où il opérait à l'époque. Ses relations lui ont permis de s'en sortir avec une amende minime et une injonction à coopération avec l'appareil d'Etat chinois.

Peu de temps après cette mésaventure, il a été convié, sans savoir pourquoi, au siège d'une compagnie minière semi-privée chinoise où on lui a fait comprendre, poliment mais fermement, qu'il était préférable pour lui de réorienter et de relocaliser son activité professionnelle en Amérique du Sud.

— Mais enfin, je n'y connais rien, ni aux mines ni à l'Amérique.

— C'est exact. Pourtant, nous avons de bonnes raisons de croire que vous avez toutes les compétences nécessaires pour mener à bien la mission que nous voulons vous confier.

— C'est-à-dire ?

— Il nous faut un homme capable d'intégrer le tissu local, de convaincre les populations de travailler avec et pour nous, en bonne intelligence avec les autorités nationales en s'appuyant sur les relais locaux. Et vos expériences passées vous désignent sans l'ombre d'un doute. Le Fujian est réputé pour ses gisements miniers et vous devez avoir parmi vos relations quelques amis expérimentés dans ce domaine, n'est-ce pas ?

— Peut-être mais...

— Mais c'est comme ça. Inutile de tergiverser. Vous partez pour le Suriname, où vous prendrez contact avec nos camarades émigrés. Plusieurs rapports indiquent que la région est riche en or, cet or dont notre réserve nationale a cruellement besoin. Il nous faut des hommes comme vous pour développer un réseau d'extraction, d'exploitation et d'exportation vers la mère patrie. Vous verrez, vous vous acclimaterez vite, au

service de la nation !

C'est ainsi que, quelques mois plus tard, M. Wang débarquait à Paramaribo muni d'une liste de noms, de quelques références et du soutien bienveillant des industriels et du Parti. Il commença à approcher les autorités du pays, puis racheta des casinos dans la capitale. Cela lui permit d'offrir aux orpailleurs un moyen pratique de blanchir leur or et d'entrer en contact plus facilement avec les réseaux brésiliens. Toujours en lien avec l'Etat chinois, il développa l'import de machines de forage et de mercure.

Peu à peu et avec l'aide de quelques comparses, il fit main basse sur l'organisation complète de l'orpaillage au Suriname puis en Guyane, dans l'objectif de récupérer l'or des *garimpeiros*. Pas besoin, la plupart du temps, d'user de violence. Il était beaucoup plus efficace de les enfermer dans un système alimenté par la mère patrie. Voler l'or des orpailleurs ? À quoi bon ? Avec Wang, ils venaient d'eux-mêmes le donner régulièrement contre un concasseur, des antipaludiques ou du sexe.

Bien sûr, il lui avait fallu s'imposer, éliminer les récalcitrants ou les convaincre d'acheter du matériel chinois. Rien qui ne puisse être résolu par une milice privée grassement payée. Au bout de quelques années et plusieurs coups de feu, la situation était désormais sous son contrôle hormis quelques accrochages avec l'armée française.

#### 4

#### Le reour

— Qu'est-ce que Wang fout ici ?

- Tu ne l'avais jamais vu ?
- Non. Il vient pas pour acheter des souvenirs...
- Ah ouais ? Pourquoi tu crois que je garde les dents des jaguars, pour en faire des colliers ?
- *Peuh !*
- Il les achète. Ça vaut une fortune en Chine. À mon avis, le père Wang fait son petit business perso. Faut bien vivre.

Soudain, un brouhaha et des clameurs éclatent dans le village. Le bar entier se dresse. Une lumière orangée embrase le ciel à proximité du Wang Supermarket. Tout le monde se précipite dans la rue : le hangar brûle. Wang est là lui aussi, impassible. Hypnotisé, il regarde les flammes lécher le bâtiment.

- C'est tout ce que ça lui fait ? s'étonne Alberto.
- Il en faut plus pour le vieux Wang.

Sans qu'aucun ordre ne soit donné, la lutte contre l'incendie s'organise, des pompes à eau sortent de plusieurs baraques et, sans tarder, des jets arrosent l'entrepôt.

- Tu vois Wang, dit Yuri en le désignant de la tête.
- Ouais, et... ?
- Rien ne te choque ?
- Non.
- Ses gardes...
- Merde ! Ils sont où ?
- À ton avis ? Ils sont en train de choper les couillons qu'ont fait ça. Faut pas jouer avec le Chinois.

Quelques minutes plus tard, la milice revient vers son chef, traînant deux hommes face contre terre. Les crosses de leurs kalachnikovs sont maculées de sang frais. Lorsqu'on relève les fuyards, un murmure parcourt la foule. Leurs visages ont



été défoncés. Chacune de leurs respirations semble être un supplice. Un sang poisseux coule sur leurs joues. Wang fait un geste du menton. Deux coups de feu résonnent. Les deux voleurs s'effondrent. Leurs corps sont traînés dans la poussière rouge. Ils finiront dévorés par les animaux de la forêt.

Le spectacle s'est terminé dans le silence général, mais tous ont retenu la leçon. La foule s'éparpille et Yuri aperçoit Eugène parmi les badauds. Il est rassuré. Si le Surinamais est vivant, son argent est en sécurité. Il va pouvoir retourner à sa *cachaça* et choisir la pute qui lui prendra ses derniers grammes.

À quatre heures du matin, il retrouve Alberto et Sandra. Chacun a fait ses affaires et personne ne pose de questions. Ils chargent la pirogue et, rapidement, font rugir le moteur, il ne faut pas traîner pour arriver avant la nuit. Franchir les sauts à contre-courant à la lueur des frontales n'est jamais facile. Aussi, tant pis si c'est moins discret de jour. La remontée du Maroni est longue. Tout le monde se tait, de toute manière le bruit du Suzuki couvrirait les voix. Ils croisent en chemin les orpailleurs qui descendent à São Pedro, comme eux la veille. C'est une autoroute sur fonds boueux. La pluie a repris de plus belle sur le fleuve. La saison sèche n'est pas encore arrivée. Ils atteignent l'embranchement sans encombre. Commence la remontée du petit affluent et de ses sauts rocheux.

Après des heures à lutter contre le courant, ils approchent enfin du campement alors que la nuit tombe. Yuri saute hors de la pirogue pour aller chercher les deux *garimpeiros* restés sur place.

En même temps qu'il progresse sur le layon du camp, il appelle Armando et le Vieux. Aucune réponse, à part les bruits de la jungle nocturne. Pas la moindre lumière non plus. Ce

n'est pas normal. Il aperçoit les tôles des carbets à la lueur de sa frontale. Mais personne dans les parages. Il trouve les lampes, les allume et il voit. Le camp est ravagé, tout ou presque est rasé. La cuisine est renversée, l'excavatrice comme explosée. Le matériel a disparu ou a été détruit. Les Français ! Pas de doute, la Légion est passée par là. Il continue à faire le tour du camp.

Dans un recoin, il bute contre quelque chose. Yuri baisse les yeux. L'obstacle, c'est Armando. « Armando ! » Il le secoue, mais le corps est froid. Il examine le cadavre : il est troué par les balles des légionnaires. Ils ont dû essayer de se défendre. Il laisse le gisant dans sa mare de sang et de boue. Pas de traces du Vieux. Yuri ne s'en fait pas pour lui, il a sûrement pu leur échapper et saura survivre dans cette jungle impénétrable.

Soudain, des coups de feu résonnent au loin. « La pirogue ! » Yuri ne réfléchit pas une seconde de plus et s'élance vers le cours d'eau, s'égratignant aux racines et aux branches. Il court aussi vite que possible. Les tirs se font entendre à nouveau, Sandra et Alberto répondent aux légionnaires. Il faut qu'il atteigne la pirogue. Le vrombissement du moteur résonne alors qu'il aperçoit tout juste leur barque dans l'obscurité de la forêt. Trop tard ! Tandis que les balles sifflent, il voit l'embarcation qui s'éloigne rapidement avec fracas. Il n'a pas le temps de se planquer. Derrière lui se profilent déjà les hommes de la Légion. Yuri a tout juste le temps de se jeter à terre. Il faut dégager, et vite. Il éteint sa frontale, se relève et s'enfonce dans la jungle sans savoir où. Il entend les balles filer à droite et à gauche. Il court à perdre haleine et sent la végétation le cingler : ses bras, ses jambes sont en sang. Le bruit des balles s'estompe. Il reprend son souffle. Les militaires ont abandonné ou ont préféré se lancer à la poursuite de Sandra et Armando...

Yuri attend dans la nuit. Tous ses membres sont douloureux. Mais son bras gauche brûle plus que les autres. Il le palpe. Il porte ses doigts aux lèvres. Il goutte le sang qui s'écoule de la plaie. La douleur se fait plus intense à mesure que l'effet de l'adrénaline s'estompe. La pique devient intolérable. Une balle est logée dans son bras.

## 5

### La décision

Putain, ne pas crever. Pas crever comme ça. Pourrir sur place seul et finir bouffé par les fourmis. Non ! Yuri veut vivre. Ne pas dormir. Il arrache son T-shirt pour panser la blessure sans déloger la balle. Il retourne au campement. En cherchant parmi les ruines, il tombera peut-être sur un peu de matériel. Dans ce qui fut la cuisine de Sandra, il trouve seulement quelques conserves et de l'eau. Il mange, récupère le sac à dos d'Armando et se met en marche pour rejoindre le Maroni.

Etourdi par la douleur, il titube le long de la rivière, glissant sur les pierres. La fièvre le gagne et il manque plusieurs fois de tomber, d'abandonner. Enfin, après des heures, il atteint le fleuve à midi. Il est épuisé mais sait ce qu'il a à faire. Il continue sa marche le long de la rive. Deux kilomètres en aval se trouve une crique fréquentée régulièrement. Aujourd'hui, il y a quatre touristes français venus camper. Un coup de chance ! Yuri les aborde, kalachnikov à la main et quatre mots à la bouche : « Médicaments, pirogue, São Pedro, vite ! » Tétanisée par le *garimpeiro*, la bande obéit sans résistance. Il les force à venir tous avec lui. On ne sait jamais, ils pourraient très bien joindre les gendarmes par téléphone satellitaire.

Une fois à bord, il les maintient en joue du mieux qu'il

peut. Il regarde son bras, la douleur est atroce. Quelle vie de merde ! Il devrait arrêter. Il a suffisamment d'or qui l'attend au Brésil. Rentrer, retrouver la famille, prendre une femme et vivre vraiment enfin... Il ne rêve plus qu'à ça. La traversée est longue et il finit par s'évanouir. Il reprend ses esprits en sursaut. Les touristes ne voulaient pas d'emmerdes et l'ont déposé à São Pedro. Il se réveille sur un lit de camp, le bras bandé. Le médecin du village l'a recousu correctement mais à crédit. L'organisation du Chinois est vraiment bien rodée.

Après quelques jours de repos, Yuri sort et reprend la route du Copa. Surprise, il tombe sur Cristiano. La cachaça va couler à flots.

— Oh, le Vieux !

— Yuri ! T'es salement amoché !

— Ouais, ils m'ont pas loupé, les fumiers. Comment tu t'en es tiré ?

— Bof, disparaître dans une forêt où on vit depuis trente ans, c'est pas bien compliqué. Et toi, tu vas faire quoi ?

Yuri hésite :

— J'sais pas.

La soirée avance et les verres s'enchaînent. La réponse que Yuri ne voulait pas s'avouer plus tôt s'impose avec plus de force à chaque gorgée. Demain, il ira voir Eugène, qui lui trouvera bien un groupe à rejoindre. Tant d'autres ont besoin d'un vrai *garimpeiro* pour les guider !

# RISQUE DE DÉCROCHAGE

*Noé Bezborodko*

« Bénéficiaire numéro 12 589. Guichet 12 » grésilla le haut-parleur encastré dans la cloison. Le siège en plastique sur lequel était assis Pacôme depuis une vingtaine de minutes se rabattit contre le dossier dans un bruit de ressorts mal graissés. Une dame sursauta puis replongea dans sa torpeur. Il traversa la salle d'attente encombrée de froissements de journaux, de raclements de gorge. Le couloir carrelé dans lequel il s'enfonça semblait bouillir dans une lumière froide. Il essaya d'aplatir ses cheveux sur ses tempes tout en comptant les guichets qui défilaient sur sa droite. Arrivé au numéro 12, il s'avança prudemment vers la vitre en Plexiglas et colla presque son oreille contre la minuscule enceinte arrondie. La voix de l'employée du Job Center mordit ses tympans.

— Vous avez les justificatifs ?

Pacôme fit glisser les documents sous la vitre. Du coin de l'œil, il la vit éplucher ses candidatures et les refus qui y étaient agrafés. Puis elle ouvrit un long tiroir, y rangea le dossier, ouvrit un classeur, tapota sur son clavier. Ce manège était étrangement silencieux. Enfin, elle appuya sur le bouton qui activait son micro :

— C'est votre avant-dernier mois au régime B. À partir

du 1er mars, votre crédit Recherche Autonome expire. Vous glissez dans la catégorie C, Demandeur d'emploi prioritaire. Vous serez obligé d'accepter les offres qu'on vous fera parvenir. Pour être exact, vous pouvez en refuser trois. Au-delà de trois, votre forfait Aide à l'Insertion est automatiquement suspendu.

Pacôme était au courant. Il hocha la tête et signa en bas d'un document. L'employée coupa de nouveau son micro et se tourna vers une machine archaïque. Pacôme ne l'entendait pas mais à ses tremblements, il pouvait se représenter le bourdonnement haché et entêtant qu'elle produisait. À force de vibrer, elle finit par cracher un bordereau. La machine était mal calibrée, les caractères imprimés avaient l'air de sauter hors des cases, suspendus. Pacôme vérifia la somme : 526,58 €. L'employée s'était déjà détournée de lui et mettait à jour un nouveau dossier.

La station de métro était quasiment déserte. Un courant d'air tiède passait d'une sortie à l'autre, inépuisable, plus têtue qu'un vent d'automne. Pacôme rabattit son col, rentra la tête dans les épaules. Il s'approcha du distributeur de tickets. Quand il ouvrit son portefeuille, un billet de 20 € s'en échappa et se mit à tourbillonner sous les charpentes en acier, hors de portée. Impuissant, Pacôme le regarda retomber lentement sur les rails.

Il égrena mentalement un chapelet de jurons et fit la liste de tout ce qu'impliquait ce billet : un paquet de café, deux boîtes d'œufs, un paquet de cigarettes... Ou alors : onze trajets en métro. S'il divisait son Aide mensuelle à l'Insertion par trente, ce billet représentait plus que ce qu'il lui était permis de dépenser en une journée. Il jeta un coup d'œil au panneau d'affichage. La prochaine rame arrivait dans cinq minutes. Théoriquement, il aurait le temps de sauter sur la voie et de le récupérer. Mais plusieurs choses l'en empêchaient. D'abord, le quai était assez haut. Il avait peur de se fouler une cheville

en tombant. Ensuite, est-ce qu'on pouvait vraiment se fier aux estimations annoncées par les cristaux liquides ? Pour finir, il était impossible de ne pas remarquer les plaques vissées à intervalles réguliers en face de lui : *Accès à la voie strictement interdit. Danger de mort.*

Il n'avait plus qu'à faire une croix sur le café. Ou faire quelques trajets à pied. Le mieux, c'était de penser à autre chose. De faire comme s'il n'avait jamais possédé cet argent. Pourtant, il n'arrivait pas à décrocher son regard du billet. Une force invisible semblait l'attirer vers la fosse sombre et, en même temps, le retenir sur le quai.

Son attention fut finalement troublée par une silhouette courte et râblée qui se rapprochait de lui. C'était un homme d'un âge incertain. L'attitude de Pacôme avait certainement attiré son attention. Le nouveau venu vit le billet et simultanément ou presque abandonna son chapeau à ses pieds. Puis il s'assit sur le rebord et se laissa glisser prestement sur la voie. Le ventre de Pacôme se tordit, son cœur trébucha. Il se retint à la borne de compostage, les jambes parcourues de vertige. Le prochain métro serait là dans trois minutes. Encore tremblant, il s'accroupit et tendit sa main libre à l'inconnu. Mais celui-ci s'était déjà hissé sur le quai, le billet bleu entre les dents. Pacôme lui serra la main avec emphase :

— Merci, monsieur ! Je n'aurais jamais osé...

Et comme l'homme ne semblait pas décidé à lâcher l'argent :

— Je vais pouvoir récupérer le billet. Je ferai attention la prochaine fois !

Mais son interlocuteur, au lieu de le lui rendre, le fourra dans la poche de son blouson. Il remit son chapeau et s'éloigna en haussant les épaules :

— Fallait y aller toi-même. C'est moi qui ai pris le risque, c'est moi...

Ses mots furent emportés par le vent souterrain.

Pacôme n'eut pas le temps de répliquer. La rame surgit

en mugissant. Ses portes s'ouvrirent en crachant de l'air comprimé. Il alla s'asseoir en ruminant face à la vitre avant.

La Ligne 13 était la première de la ville qui fonctionnait sans chauffeur. Tout était automatisé. Aux heures de pointe, les places à l'avant étaient occupées par des grappes d'enfants et de touristes. Le nez collé contre la vitre, ils poussaient des cris de terreur et de joie à chaque nouveau virage. Mais Pacôme était un hôte des heures creuses, cette région convoitée, si difficile d'accès. Son seul privilège.

Il déplia le chèque du Job Center et relut le montant une deuxième fois, 526,58 €. Après ce qui venait de se passer, autant se mettre dans la tête qu'il allait déposer à la banque un chèque de 506,58 €. Ce serait plus exact. 506 € pour un mois, ça faisait moins de 17 € par jour. Bien sûr, c'était sans compter le loyer actuel et tous ceux qu'il devait encore à sa logeuse. Pour l'instant, celle-ci s'était montrée plutôt compréhensive. « J'ai un fils qui a votre âge. De nos jours, ce n'est même plus une garantie, d'avoir fait des études... » Il en avait conclu que lui aussi était au régime Aide à l'Insertion. Quoi qu'il en soit, il faudrait tout de même la payer un jour... Il secoua la tête. De toute façon, cette situation ne pouvait pas s'éterniser. Dans deux mois, il serait obligé d'accepter un des jobs « proposés » par l'agence. S'il se fiait aux prospectus, il aurait le choix entre préparateur de commande, livreur, agent d'entretien ou de collecte.

Bien sûr, il n'avait pas encore renoncé à trouver un emploi dans son domaine. Avec son diplôme de dessinateur industriel, il pouvait aspirer à une activité honorable. Mais encore fallait-il qu'un poste se libère quelque part. Un poste pour lequel on ne demandait pas trois ans au minimum d'expérience. Ou de maîtriser un logiciel dont il n'avait jamais entendu parler pendant ses études. C'est ce qui se passait dans beaucoup de boîtes. Le dessinateur partait à la retraite et la direction trouvait cela normal de demander aux candidats de savoir travailler sur



un programme créé dans les années 90. Comme si le monde s'était arrêté de tourner pendant vingt ans. Dans l'unique but de permettre à l'entreprise de ne pas déboursier un centime dans l'achat d'un nouveau logiciel.

Pacôme n'était pas pessimiste par nature. Mais après six mois de recherches et d'entretiens infructueux, il commençait à se demander s'il n'y avait pas quelque chose qui clochait chez lui. Mais quoi ? Son CV était propre, il l'avait peaufiné lors de la formation obligatoire *Premiers pas vers l'emploi*. Ses lettres de motivation étaient constamment vérifiées par les agents d'accompagnement du Job Center. C'était peut-être quelque chose de physique. Quelque chose que lui ne voyait pas dans le miroir mais qui sautait aux yeux des employeurs. Est-ce qu'il avait un regard douteux ? Pourtant, il avait suffisamment répété pendant les ateliers *Simulation d'entretien*. Et les formateurs avaient validé sa fiche *Profil embauche*. Non, c'était sûrement quelque chose d'abstrait, d'invisible, d'extérieur à lui. Quelque chose de flottant. Une ombre accrochée à son karma, comme un ballon de fête foraine mais rempli de poisse. Et le billet de 20 € venait confirmer cette hypothèse. La scène s'introduisit d'elle-même dans son cerveau, pareille à une diapositive. Les images étaient encore parfaitement nettes, précises. Son corps, trompé par le réalisme de la reconstitution, se mit à revivre l'épisode. Ses mains devenaient moites, son ventre se tordait, ses jambes flageolaient. Le vertige était saisissant. Il dut s'accrocher à la barre poisseuse pour ne pas glisser vers le sol. Puis un frisson délicieux agita sa colonne vertébrale. Le saut dans la tranchée mortelle, le métro imminent, le billet volatil... Une légère ivresse lui fit tourner la tête. Pacôme était fasciné par le cran de cet homme anonyme. Dans son blouson si standard, enfermé dans sa silhouette si banale, si peu aventurière. Le chapeau avait révélé une calvitie précoce. Les mains étaient couvertes de poils médiocres. Cet homme qui était à lui seul

l'antithèse absolue de l'être exceptionnel avait osé. Là où Pacôme avait tergiversé, hésité, renoncé, l'homme avait agi. Il avait plongé dans la rivière pendant que lui restait sur la berge, dans l'expectative. Mais au lieu d'en être gêné, ce statut de spectateur l'excitait. Son corps venait de lui prouver qu'il pouvait vivre quelque chose par le biais de quelqu'un d'autre. Sans avoir à prendre de risque. Dans un moment de sa vie où il ne se passait strictement rien de passionnant, ces sensations viscérales, grisantes, prenaient des allures de tremblements de terre. Elles remuaient le marécage d'inaction dans lequel son corps s'enfonçait depuis des mois.

Les yeux rivés sur les rails qui se tordaient à une vitesse affolante, Pacôme eut soudain envie d'être sur le quai, de nouveau, dans l'attente d'un événement. Il se mit à réfléchir. Un sourire coupable torturait ses lèvres. D'abord, il devait déposer son chèque. Mais ensuite ? Ensuite, il devait retourner chez lui et mettre les bouchées doubles pour décrocher des entretiens d'embauche. Rapidement. Avant de courir derrière un camion-poubelle huit heures par jour. Retourner chez lui, oui. Mais auparavant, pourquoi pas encore une fois ? Un tout petit billet... Juste pour voir... Hors de question ! Même un tout petit billet de rien du tout ? Absurde. Un tout petit billet de rien du tout, personne n'ira le chercher. Non, ce qu'il faut, c'est un billet de 20. Au moins de 20. En dessous, inutile d'essayer.

Le sourire s'épanouit sur son visage.

Heureusement, le courant d'air tiède ne faiblissait jamais dans les stations jalonnant la Ligne 13. Pacôme jeta un coup d'œil circulaire dans les parages. Quand il fut sûr que personne ne s'intéressait à lui, il ouvrit la main et laissa le vent emporter le billet fraîchement tiré du distributeur. Le léger pincement au cœur qu'il ressentit fut largement compensé par la jubilation tout enfantine que son rôle obligeait à dissimuler. Pacôme lâcha

un juron retentissant et pourchassa maladroitement la petite coupure qui demeura sagement hors de sa portée et finit par se poser délicatement entre les rails. Il restait trois minutes avant le passage du métro. Il avait été trop gourmand. Personne ne s'y risqua. Il fallut attendre une bonne quinzaine de minutes et le passage de deux autres rames. Finalement, une jeune fille assez élégante fut intriguée par la fixité de son regard. Elle s'approcha de manière désinvolte et se posta subrepticement devant le billet. De temps en temps, elle jetait un coup d'œil à Pacôme. Puis au panneau d'affichage. Puis au billet. Et ainsi de suite. La dernière rame venait de partir. Il restait cinq minutes. Elle s'accroupit. Elle était mûre. Mais la présence de Pacôme semblait la gêner. Est-ce qu'elle avait peur qu'il appelle la sécurité si elle sautait sur la voie ? À contrecœur, il fit mine de se diriger vers le distributeur de tickets tout en se tordant le cou pour épier la scène. Il restait quatre minutes. Elle resserra les lacets de ses baskets. Puis, d'un bond de panthère, elle disparut du quai. Pacôme abandonna sa posture de badaud et se précipita aux premières loges. Une rafale inopportune s'était mise à pousser le billet vers le tunnel ; la jeune fille courait derrière, le dos voûté pour ne pas qu'on puisse la voir depuis le quai. Enfin, d'un saut habile, elle neutralisa le fugitif qui s'immobilisa sous sa semelle. Il restait deux minutes. Pacôme haletait, se tordait les doigts.

De retour chez lui, il eut du mal à se concentrer sur ses recherches. Les deux scènes de la journée passaient en boucle devant ses yeux et il finissait transi et inopérant sur son siège d'ordinateur. En bruit de fond, le fracas des wagons, le hurlement du vent, l'écho des pas sur le revêtement gris, outre l'odeur de gomme et de caveau... Le soir, dans son lit, il fit ses calculs. À raison de 20 € par jour, il aurait épuisé son pécule en moins de trois semaines. Et encore, c'était sans compter les courses et toutes les dépenses habituelles. Il tourna et retourna

les chiffres dans sa tête. À condition de réduire ses dépenses au strict minimum, il arriva à la conclusion qu'il pouvait se permettre trois lâchers par semaine. Bien sûr, il faudrait qu'il arrête de fumer et qu'il ne sorte pas une seule fois avec ses amis. C'était faisable. bercé par cette perspective, il s'endormit.

Les deux semaines qui suivirent, Pacôme s'en tint au plan qu'il s'était fixé. Il y eut donc en tout six lâchers de colombe en papier bleu. Toujours sur la Ligne 13 mais jamais dans les mêmes stations afin de ne pas éveiller les soupçons. La première conclusion intéressante que put tirer Pacôme de ces opérations fut que ceux qui prenaient le plus de risque pour récupérer l'argent n'étaient presque jamais les plus pauvres. Sur les six échantillons, un seul montrait des signes d'indigence. Les cinq autres étaient issus de classes moyennes voire aisées. La deuxième de ses conclusions concernait non les gens mais lui-même. S'il avait pris au début son plaisir pour un plaisir de spectateur, il se rendit compte que c'était également un plaisir de marionnettiste. Sauf que lui tirait sur des fils sans savoir à quoi ils étaient reliés. Jusqu'à ce qu'une silhouette soit sortie de l'ombre et se soit approchée du piège.

À partir de la troisième semaine, le plan budget fut recalibré. Pacôme tira un trait sur toutes les denrées alimentaires qui étaient censées accompagner les sucres lents. Il décida de manger son riz « nature ». De plus, il jugea superflu le rendez-vous chez le coiffeur. Ces mesures lui permirent de passer de trois lâchers à cinq au cours de la semaine. Le samedi et le dimanche, il fit vœu d'abstinence. De toute façon, les stations étaient trop fréquentées ces jours-là. Les gens se bouscullaient, s'entassaient sur le rebord du quai. Aucune intimité n'était permise entre le tentateur et le tenté. Par ailleurs, les métros se succédaient à un rythme plus soutenu. Rien n'était donc favorable à une expérience authentique et satisfaisante.

Lors de la quatrième semaine, Pacôme déborda de nouveau et dut encore une fois adapter la gestion de son budget à la réalité du terrain. Il renonça au café du matin et se brossa les dents sans dentifrice. Les sorties entre amis ne lui manquaient pas. Il laissait sans réponses les messages d'invitation. Le tabac ne lui manquait pas non plus. Il était fier de ce décrochage non prémédité qui s'était opéré avec une facilité déconcertante. Bien sûr, certains soirs, il grimaçait et soupirait devant son assiette de riz. Mais il savait pourquoi.

Du côté des recherches d'emploi, la situation végétait. Lorsqu'il trouvait une annonce intéressante et s'apprêtait à envoyer son CV, une voix murmurait à son oreille :

« Si tu es pris, tout sera terminé. Bien sûr, tu auras le budget... Mais tu n'auras que les week-ends et les heures de pointe... Autant dire rien »

Pacôme renonçait donc et se contentait d'envoyer ses candidatures à des employeurs exigeant trois ans au minimum d'expérience ou la maîtrise d'un logiciel préhistorique. Les entretiens feraient le reste. Car s'il arrivait les mains vides au guichet du Job Center, son chèque ne serait pas délivré. Il devait apporter la preuve de dix candidatures pour que son forfait Aide à l'Insertion catégorie B soit débloqué.

Le premier du mois, justement, arriva. Pacôme exultait. Il était temps. Sur son compte, il ne lui restait très exactement que 5,56 €. De quoi acheter deux tickets : un pour se rendre au Job Center et un pour aller déposer le chèque de 526,58 € à la banque. Le reste de ses économies s'étaient transformées en sachets de riz ou en billets de 20 € à usage unique. Pour le mois à venir, Pacôme avait revu drastiquement la gestion de son portefeuille. Puisque c'était son dernier mois sans travail, il devait en profiter au maximum. Il ne mangerait qu'un jour sur deux. À condition de s'hydrater correctement et de bien dormir, ce régime pouvait même avoir des effets bénéfiques.

La seule chose qu'il pouvait y perdre, c'était le gras de son ventre. Ce qu'il y gagnerait : 26 billets de 20 €.

La jambe agitée par une secousse nerveuse, il patientait dans la salle d'attente.

« Bénéficiaire numéro 12 589. Guichet 8 » grésilla enfin le haut-parleur encastré dans la cloison.

Deux minutes plus tard, il repartait, le chèque en poche. Le ventre gargouillant, il s'engouffra dans la station de métro. L'air tiède lui lécha le cou. Automatiquement, un sourire complice se dessina sur son visage et il ferma brièvement les yeux pour savourer cette haleine prometteuse. Arrivé devant la machine, il sortit son portefeuille d'un geste un peu trop brusque. Quelque chose s'échappa de sa poche et s'envola aussitôt dans l'air goudronné. Pacôme se retourna, leva les yeux, balbutia des jurons. Il se mit à sautiller en agitant les bras. Le chèque tressautait sous les voûtes boulonnées. Il retombait parfois vers son propriétaire dont les mouvements désordonnés brassaient l'air tiède et il repartait de plus belle. Finalement, il se posa tout doucement entre les rails, apprivoisé par la pénombre.

Pacôme jeta un regard affolé vers les diodes : *trois minutes*.

Son premier réflexe fut d'attendre. Il fit les cent pas, fixa le bout de papier avec des yeux exorbités. Quelqu'un allait remarquer son manège. Comme d'habitude. Mais il se reprit soudain. Personne n'allait tenter le diable pour ramasser un chèque à son nom !

Ses yeux fusèrent de nouveau vers l'écran : *deux minutes*.

Il était encore temps. Il se pencha. Son ventre, lui, resta à sa place. Il réprima un renvoi. Allez, Pacôme. Cette fois, c'est ton tour. Un petit saut et une traction. Ou alors attendre que cette rame passe ?

Mais un courant d'air mesquin chatouillait le chèque, l'entraînait vers le tunnel par à-coups. Le passage du métro l'emporterait plus loin encore, le confisquerait pour de bon.

Le panneau clignota : *une minute*.

Pacôme sauta sur la voie.

Une bourrasque entraîna le chèque à l'entrée du tunnel, le fit disparaître dans l'obscurité. Pacôme s'engagea dans le boyau. Le nez au sol, il fouilla les ténèbres. Derrière lui, le crissement du fer contre le fer. Le vent tiède reflua comme un avertissement. Mais il ne pouvait pas abandonner vingt-six billets de 20 €. Les centaines de marionnettes qu'il allait faire danser... Les frissons extatiques, les décharges d'adrénaline... Ses mains tâtonnaient. Une seconde encore.

Le métro s'immobilisa avec une plainte métallique et la sortie fut bouchée.

Alors, comme si les phares l'avaient subitement réveillé d'un songe, Pacôme fit volte-face et agita les bras devant le museau terrifiant de la bête. Il se rappela que la Ligne 13 était aveugle, dénuée de chauffeur.

La sonnerie glapissait déjà ses trois notes monotones : les portes se refermaient sur les passagers.

« Au moins, pensa-t-il, ça fera baisser les chiffres du chômage. »

Quelques secondes plus tard, il ne restait plus dans le tunnel qu'un bordereau virevoltant dans les bourrasques tièdes, pareil à l'hameçon dans les remous du fleuve.

## PLEIN LES POCHEs

---

*Jacques Cauda*

Dans l'entrée elle voit tout de suite le chat  
L'oiseau et la raie  
Des prototypes des lois de la variation  
Devenus autre chose qu'un chat  
Qu'un oiseau qu'une raie  
Tu connais Goethe lui dit-il Afin  
De pouvoir dépenser d'un côté  
La nature est obligée d'économiser  
De l'autre eh bien quand la nature  
Ne peut même plus dépenser  
La tête de ces animaux entre tête baissée  
Dans l'ère de la myxomatose  
Les pommes de terre deviennent  
Des fils barbelés  
Les laitues des érysipèles  
Les oiseaux des tuberculoses  
Et les humains de l'argent sale

Il a pris soin de murer hermétiquement  
Toutes les portes des pièces nauséuses  
Où il fait



Ses expériences  
Seuls le chat l'oiseau et la raie  
Trônent dans la cuisine mortuaire  
Derrière la porte vitrée dont la vitre a  
Été remplacée par du carton  
Elle zigzague dans le couloir  
Parmi les épluchures les légumes blets  
Les tubes éventrés les essais manqués  
Les papiers gras et les billets  
De banque qu'il a oubliés  
De ramasser  
Elle commence à trouver tout ça bizarre  
Surtout la tête de mort qui fait vraiment tête  
De mort punaisée sur la porte de sa chambre  
Au pied du lit elle remarque une cible  
Une sorte de *tondo*  
Où il s'exerce au couteau  
Sur le mur opposé il a accroché  
Les objets continûment nécessaires  
À son œuvre naissante dont un crochet  
De boucherie menaçant d'horreur  
Il lui propose un verre de rhum  
Qu'elle accepte  
Ils trinquent chastement  
Leurs lèvres se touchent à peine  
Il lui raconte  
L'histoire de l'herbe du fourvoiement  
Dans les bois d'Astrée pour l'endormir  
« Oui on s'é gare on marche on se tient par l'habit avec mille  
tours et détours et on s'embrasse c'est tout ! »  
Il manque d'épiphanie, mais il sait que le pire approche, il  
se frotte les mains...  
Elle dit :  
— Eh bien ?

- Oui ?
- Pour moi ?
- Oui pour toi !
- Oh pour moi !
- Tu l'as déjà fait ?
- Un peu.

Il se lève pour fermer les volets  
Elle pose alors sa nuque dans le creux de ses mains

Elle est couchée sur le lit

Sauf sa tête qui  
Continuera longtemps son dialogue  
Avec ceux à qui il l'a vendue.

Il entre dans le placard à mater. C'est la demeure où il compte son fric. Résidence. Grandes lèvres, toison dorée. Il attend... Ils l'ont grassement payé. Il exulte. Il ne s'appartient plus. Il est au cœur du gai savoir du vide. Léger. Le charbon de son être passe à l'or, du noir à l'urine : il s'inonde ! Il se pisse dessus en pensant au cul qu'il a vendu à ceux-là. Il dit quelques mots secrets. *Lopesa ! Loiv ! Loiv !* Il s'arrête, il prend sa bite dure, il prie le chaud dans sa main. Longuement. Puis il sort au septentrion et il regarde encore une fois ce cul qu'il a attaché, ses perfections, le triomphe du foutre et les douze figures d'horreur qui l'entourent et s'emploient à leur travail de mort ! Il se sauve les poches pleines.

# EAT THE YUPPIE

*Emilie Woestelandt*

Armand n'a jamais considéré les *gens comme moi*. Cheveux verts, vivant dans un squat, percée comme si j'étais criblée de balles. Quand Maman est tombée malade, Armand s'est acheté un avion. J'dis pas, il allait pas la sortir des HLM, mais quand même, bordel ! C'est sa manière à lui de fuir la réalité, se fuir lui-même et surtout hurler qu'il est au-dessus de tout. *J'ai réussi, regardez-moi !* Armand, c'est le mythe du self-made man infusé au *confidence man*. Il a vécu aux crochets de diverses meufs pendant des années. Toutes choisies autour d'un élément clé : la richesse. Ainsi, les années Rose d'abord, alité par une bourgeoise plus âgée que lui, héritière d'une maison de champagne. Des années à faire croire qu'il était lui aussi un jeune héritier, à se prendre pour Tom Ripley. Puis Carla *la loca francesa*, une influenceuse mode dorlotée par la fortune de ses parents dès le plus jeune âge. Propriétaire à dix-huit ans, SUV en cadeau pour ses seize ans, tout scrupuleusement affiché sur les réseaux, et ce depuis ses douze ans. À peine vingt ans quand elle est tombée dans les filets empoisonnés de mon frère. C'est grâce à elle qu'il est devenu *Armandicci*. Le reste allait plus ou moins de soi : raconter de la merde à longueur de journée aux divers abonnés qu'il s'était faits grâce à Carla.

La collaboration stratégique avec des marques s'est imposée assez vite. Tout un lot de conneries : crème réputée anti-âge à base de sangsues, parfum soi-disant fait pour maximiser les chances de *pécho*, smoothie protéiné censé renforcer la virilité. Tout un lot d'injonctions débiles : petits-déjeuners à base de viande crue, jus pour booster sa fertilité et ses phéromones, usage intensif de laxatifs une semaine par mois pour se vider des toxines. Il aurait pu faire ça toute sa vie. Se filmer aux chiottes en train de chier : c'est parfait, putain ! Le lendemain, être à moitié à poil badigeonné d'huile sur un bateau : alors, ça fonctionne ou pas ? En train de mixer des organes d'animaux et mastiquer la pâtée crue tout en déblatérant des aberrations à faire pâlir nutritionnistes et scientifiques. Mais, selon ses dires, le placement de produits ou les diverses collaborations, ce n'était plus assez avantageux. Et puis, la rupture avec Carla l'a fait perdre une partie de sa notoriété. C'est pourquoi Armand est allé chercher ailleurs, ailleurs dans des affaires louches. Autrement dit, des arnaques à la cryptomonnaie dont il me croit ne pas être au courant. Le reste, les affaires plus sales, les personnes démunies qu'il exploite, les femmes qu'il dépouille comme au bon vieux temps, ce sont somme toute des activités acceptées socialement. Sans oublier la quantité de montres qu'il s'est vu offrir, le nombre de cerveaux desquels il s'est nourri, ni les personnes précaires qu'il a exploitées. Peu importe que son activité d'influenceur ait été en perte de vitesse, il a toujours pu trouver quelqu'un à détruire. Sur le darknet ou dans une soirée privée. Parce qu'il lui faut toujours plus – de luxe, de corruption, de possession. C'est pas ça qui est merveilleux avec le capitalisme ?, la rengaine que je l'entends nous asséner à chaque Noël, anniversaire ou baptême. Après des heures à parler de lui, à nous montrer sa dernière story. Sans jamais avoir une once de décence ou d'empathie pour Maman, qui sort du four un gratin Picard. Vous comprenez pourquoi, à chaque approche de l'anniversaire de ma mère,

je redoute son appel. Appel qu'il passe dans l'espoir qu'on l'interroge sur sa vie et qu'il puisse vous faire chier pendant des heures. Appel que je ne décline pas, craignant de le voir débarquer chez moi et devoir entendre pendant un après-midi entier à quel point le nouveau régime tripes et vodka est une tuerie. Comme si j'étais un énième couillon à sa botte. Je décroche :

— T'appelles pour l'anniversaire de Maman, c'est ça ?

— Ben alors, on oublie les bases de la politesse ? *Bonjour, ça va, mon cher frère adoré ?*

— La ferme, Armand. Genre on a un jour fait ça, toi et moi. Maman a besoin de nouveaux pulls. J'me disais qu'on pouvait...

— Un pull ? Pour ses soixante ans ? T'es conne ou quoi ?

— Elle en a besoin, Armand. Elle rentre plus dans aucun de...

— De la merde ! On lui prend une *liposcission*.

— Une... quoi ?

— Un truc de dingue. C'est un nouveau concept, ça marche grâce à un smartphone, tu relies des électrodes et des microseringues à des zones de ton corps trop grasses et...

— Putain, Armand ! Tu captes que Maman prend du poids à cause de son traitement et que ça changera rien ? Et puis... bordel, c'est quoi ce cadeau de connard ? Laisse-la tranquille !

— Je prends soin d'elle ! Une femme à soixante ans qui dépasse la taille 40, c'est la pente glissante vers...

— Va te faire foutre, Maman est bien comme elle est !

— T'as jamais été prévoyante, tu le sais, ça ? Bon, ok. Elle a un *Holophone* ?

— Mais putain, ça va servir à rien !

— J'offre pas des pulls à ma mère pour ses soixante ans, ok ?

— T'as quand même conscience qu'elle a de plus en plus de mal à payer son loyer ?

- Oh, merde, Annabelle ! Tu fais tellement chier.
- Démerde-toi, mais trouve un cadeau utile !

Je raccroche, en espérant ne pas le voir à ma porte dans quelques semaines avec une connerie au nom douteux et la démonstration qui va avec. Mon frère, ce démarcheur de merde.

\*

Le ventre rond de Lise est maintenant visible sous son *hoodie* noir. Un rappel qui me gueule : arrête de t'enfermer chez toi et va la voir plus souvent ! Notre balade nous conduit jusqu'au bord de la Garonne. Sur l'étendue verdoyante, face à un groupe jouant un morceau ringard dans le genre rockabilly, Lise s'allonge, sous un soleil réconfortant, touchant discrètement son ventre. Elle demande :

- Ta mère, ça va ?
- Ouais, ouais, tu sais, c'est la merde.
- Arrête... Tu sais pas de quoi demain sera fait.
- Tu parles ! Je sais précisément de quoi demain sera fait : un labyrinthe qui nous mène dans la même direction, dans lequel on perdra ou trouvera du soutien, de l'amour, des proches. La Faucheuse toque aux portes les plus douces ou encore les personnes que vous avez aimées la moitié de votre vie vous virent aussi vite qu'elles se sont éprisent de vous. La perte est une réalité constante.
- Et ton frère ?
- Mon frère ? J'ai jamais été autre chose qu'en froid avec mon frère. Et ce sera toujours comme ça.

Peu importe, tant qu'il y aura des gens barrés comme Lise, hypersensible, attachée à moi comme on s'attache à une drogue, qui refoutent de la lumière sur les routes sinueuses. À force de perdre des gens, pour une raison ou une autre, ou

de grandir auprès de personnes toxiques, on se rend compte de l'importance des histoires d'amour et d'amitié. Je tiendrais pas une seconde sans Lise. C'est ce que je lui dis, plus ou moins, mais elle est absorbée par son portable. Aussi figée qu'une statue de glace.

— Lise ?

— Tu peux... venir voir ?

Je me décale un peu plus près d'elle et reste sans voix face à l'écran de son téléphone : le compte courant de Lise affiche 100 000 euros. Il y a une notification de sa banque, confirmant la véracité de l'information.

— C'est pas un bug, Anna.

— Je sais, je sais.

— Bordel... Je fais quoi ?

Même quand elle m'a annoncé qu'elle était enceinte, Lise n'était pas aussi paniquée. Machinalement, je prends les devants. C'est la synergie de notre duo : quand l'une panique, l'autre agit. Je l'aide à se relever et nous marchons en direction du distrib de retrait le plus proche. Je lui conseille de retirer le maximum possible, juste au cas où. Elle fourre la multitude de billets dans son sac.

— Et maintenant ?

— Tu rentres chez toi et...

Je suis interrompue par la sonnerie de mon téléphone : une notification de ma banque et un appel en absence de ma mère.

— Attends deux secondes...

J'insère ma Carte bleue dans le distrib. Je tombe de haut : j'ai 100 153 euros. C'est quoi, cette merde ? Je retire 1 000 balles alors que Lise me tape sur l'épaule : autour de nous, des taxis s'arrêtent et déversent leurs clients à la pelle, des gens crient de joie aux tables des terrasses, d'autres se pressent à l'entrée des boutiques. Mon portable sonne de nouveau : Armand.

— Armand, c'est pas le moment, démerde-toi, tu connais Maman, non ? C'est pas moi qui vais...

— Putain, je suis fauché, Annabelle ! Putain de merde !  
— Quoi ?  
— J'ai plus rien ! Des connards de petits merdeux de hackers, Anna ! Paraît que les banques peuvent rien faire... J'ai de quoi rebondir mais bordel, putain ! Paraît que les gens... enfin tu vois, comme toi, paraît que c'est vous qui avez tout !  
Je reste sans voix devant le regard ébahi de Lise.  
— On se voit demain à l'anniversaire de Maman.  
— Anna, non, attends...  
Quel gros con !

\*

— Merde, Anna, fais pas chier ! J'ai besoin de 50 000 balles, c'est tout, putain.

Je fixe le paquet dans les bras d'Armand, qui appuie sur le bouton de l'ascenseur.

— Tu lui offres quoi ?  
— Hein, quoi ? Ah... ben j'ai pris une *Liposcission*. Mais franchement, j'aurais dû revendre cette merde.  
— Très classe, Armand.  
— Je suis ruiné !  
— Je rêve... T'as un avion, connard !  
— Tu veux que je revende *Flying Carmelita* ? Tu veux ma mort, ou quoi ?  
L'ascenseur s'arrête au douzième étage, là où habite Maman.  
— C'est quoi ce nom de merde ?  
— T'aurais voulu que je l'appelle *Flying Annabella*, histoire d'être un peu plus merdique ?  
Nous toquons.  
— Va te faire foutre, sale con.  
— Je t'emmerde, connasse.  
— Maman !



— Joyeux anniversaire !

Nos faux sourires se craquellent déjà, la journée va être longue.

Je découpe le fraisier en essayant d'ignorer Armand qui, un verre de trop dans le nez, me harcèle :

— 50 000, c'est tout c'que je te demande. Et toi, Maman ? Tu pourrais peut-être ?

— Laisse Maman tranquille, putain ! Tu sais bien qu'elle a rien eu sur son compte !

Ma pauvre Maman, toujours entre les mailles du filet de la malchance. J'ajoute à ce gros con qui roule les yeux :

— Et puis, on peut pas retirer plus de 500 euros par semaine, t'as pas entendu ? Le temps qu'ils trouvent une solution.

— Vous avez pas besoin de 500 euros par semaine, putain !

— Et toi, t'as besoin de 50 000 balles pour quoi ? Fous-toi au cul ta bouteille de grand cru et revends ton avion.

— T'es qu'une petite conne de babos, Anna. Dans ton appart de merde. Avec ta vie de merde.

— Au moins, j'méprise pas les autres et j'me filme pas en train de chier, sale con ! T'aimes quelqu'un à part toi, Armand ?

— Les enfants, arrêtez !

— Va te faire foutre, Annabelle !

— Pourquoi tu demandes pas à tes super potes friqués de t'aider ? Ah oui, c'est vrai... parce que c'est pas des potes, juste des connards qui te font croire qu'ils tiennent à toi et avec lesquels tu t'amuses à détruire nos vies, à nous ! Avec tes virées en avion, tes animaux morts hors de prix, ton mépris, tes votes pour des tarés en cravate qui font de nos vies un enfer en se foutant de nos gueules lors de dîners payés avec l'argent public.

— Tu politises tout, t'es devenue encore plus chiante que tu l'étais déjà ! T'es qu'une petite merdeuse jalouse.

— Jalouse de quoi ? De ta meuf qui t'as largué ? De tes soi-disant amis ? De ton gosse qui te fait la gueule ? De ta maison

de plastique ?

On est au plus fort de notre haine quand Maman, que nous n'avions pas vu disparaître dans le salon, s'écroule sur le canapé.

— Merde ! Putain ! T'as vu c'que t'as fait ! Regarde, bordel !

— Ta gueule, Armand !

J'appelle le Samu, en me retenant d'ajouter un étranglement au compteur.

\*

Elle a 56 % de chances de s'en sortir.

Arrive un moment où notre vie ne tient qu'à un chiffre.

— C'est une bonne chose ou...

— C'est une statistique. Pour vous aider à y voir clair.

Je quitte l'unité de soins intensifs pour descendre jusqu'à la cafétéria de l'hôpital, au niveau du distributeur à café devant lequel je patiente pour un double espresso. À la télé fixée au mur qui diffuse des images en continu, un journaliste, visiblement au bord de la crise de nerfs, engueule une fille comme moi, une personne pauvre. Ils l'ont choisie pour son look, celui que les bourgeois détestent : quelques piercings, une veste en cuir, des cheveux courts. Le débat, si on peut le qualifier comme ça, est absurde. Le journaliste jongle entre persiflage sur ses tatouages et dérision sur son engagement écologique. Un dimanche soir classique sur les chaînes télé de grande audience. L'animateur est maintenant furibond, de même que les hommes grisonnants en costume-cravate qui aboient autour d'elle : C'est pas vous qui vouliez partager ? Et alors, vous allez en faire quoi, maintenant ? Vous payer un autre trou dans les joues ? C'est pas sérieux, ça ! Laissez l'argent à ceux qui savent en faire usage ! La femme quitte le plateau. Une voix me sort de l'hypnose dans laquelle m'a plongée cette émission merdique :

— Rien à faire, c'est le *Wetiko*.

C'est un jeune de seize ans à peine, bandages aux bras, qui commande des Skittles et des chips, les yeux rivés sur l'écran, lui aussi.

— Le quoi ?

— Le *Wetiko*. C'est un mot natif américain. C'est comme une maladie. Ça ronge de l'intérieur. On n'est plus soi-même. Pour citer Jack D. Forbes, « la maladie de l'agression envers les autres créatures, et plus précisément la maladie de l'absorption des forces vitales et des possessions des autres êtres vivants ». Le capitalisme, c'est rien d'autre que du cannibalisme. On se bouffe les uns les autres. Pour du pouvoir ou de la reconnaissance, et surtout pour de l'argent.

— Qu'est-ce qui nous reste à faire ?

Il jette un coup d'œil à la télé qu'il désigne d'un mouvement de tête. On y voit maintenant un groupe dans la rue avec une pancarte en gros plan : *Eat the Rich*. Il repart bras ballants, divers paquets en main, jusqu'à un couloir puis une chambre dans laquelle il s'engouffre.

Des heures que je suis là, dans la cafétéria de l'hôpital où déambulent quelques spectres dont je fais partie. J'en suis à mon troisième café, et voir Armand débarquer devant un distrib', ça ne contribue pas à me calmer. Il ne tarde pas à me remarquer, à s'asseoir près de moi comme si nous étions proches. Je ne le calcule pas, il essaye d'entamer le dialogue :

— T'as besoin de t'habiller comme ça tout l'temps ?

— J'pourrais te dire la même chose. Chemise blanche et mocassins, quel ennui, bordel de merde !

— Je tombe dans son piège à chaque fois : je déteste lui laisser le dernier mot.

— Maman, ça en est où ?

— Comme tout à l'heure. Et t'as qu'à te renseigner par toi-même !

— Tu te souviens, quand on était gosse ? C'était... j'veux

dire... on s'entendait bien, non ?

— Tu me harcelais en me traitant de petite grosse et tu me tabassais quand je te piquais un jouet. La grande éclate, ouais !

— Tu te souviens que d'ça ?

— Quoi, j'aurais dû retenir autre chose, *Armandicci* ?

— Un matin, j'ai dépensé tout mon argent de poche pour t'offrir la boîte entière de cartes Panini, pas un ou deux sachets. Je suis allé chez le marchand de journaux, et j'ai demandé le présentoir entier. Quand je suis rentré pour te l'offrir... je me souviens de ta tête, c'est comme si... j'avais enfin réussi à être un grand frère acceptable.

— C'était... des cartes Simpson, non ?

— Ouais.

Putain, merde, le con ! Comment j'ai pu zapper ça ? Sûrement un des souvenirs les plus joyeux de ma relation avec Armand. Peut-être le seul.

— J'enregistrais toujours les dessins animés que tu préférais et...

— ... tu écrivais le nom sur l'étiquette de la VHS que tu cachais dans mes jouets.

— Tu vois, y'avait d'autres choses à retenir.

— Quand est-ce que t'es devenu un gros con, en fait ?

— Putain, Anna...

— Je déconne pas. Je crois que je remarque seulement aujourd'hui que tu n'as pas toujours été si égoïste.

— On grandit, Anna, c'est tout.

— Non, ça n'a rien à voir avec ça. *Wetiko*...

— Quoi ?

— Rien.

— T'aurais d'quoi me payer un café ? Et puis peut-être... qu'on pourrait essayer de, je sais pas..., arrêter de s'faire la gueule ?

— On verra. Ramène-toi.

Je me lève jusqu'au distributeur. Armand me suit, dépité,

morose, mais avec un air de sympathie qui ne lui ressemble pas. Je commande un cappuccino, que je lui tends.

— Merci, Anna.

Nous retournons nous assoir sans un mot. C'est assez de confidences pour aujourd'hui. À peine son café avalé, Armand jette un coup d'œil à sa montre en or :

— Putain, faut absolument que... j'ai un coup d'fil à passer !

— Pourquoi tu revends pas ta montre ?

— Ma Rolex ? Elle a plus de chance d'accompagner mon costume funéraire que de finir dans une fonderie.

— Tu changeras pas, hein ?

— Pourquoi j'ferais ça ?

Il s'éloigne après un clin d'œil, agite ses mocassins de je ne sais quel animal mort jusqu'au couloir, portable à la main. Je m'affaisse sur la chaise avant de retourner vers le distributeur : le stress va me faire remplacer le sang par des grains torréfiés. Un double espresso, encore. La main dans la poche de mon bomber pour attraper ma Carte bleue et... non... non ! Aucune poche. Putain... non ? Je sors mon portable, en furie :

— Armand, sale bâtard, j'te jure, bordel, que si c'est toi qui m'as piqué ma...

— Dis à Maman que je l'aime, y'a rien d'personnel !

— J'vais t'étriper, tu l'sais, ça ? Tu l'sais, Armand ?

— Arrête de t'plaindre ! C'est pas fait pour toi, de toute façon.

— J'arrivais à mettre de côté et à aider Maman. À croire que j'arrivais à en faire quelque chose !

— Tu regardes pas devant !

— Si, et je vois un connard.

— Très drôle.

— Tu sais ce qui sera drôle ? Quand j'vais t'buter.

— J'investis tout ça. Demain, tu me remercieras.

— Et aujourd'hui, je fais quoi ?

— Fais pas chier. Vis un peu, merde.

Il raccroche. Me laissant seule avec la rage au corps d'avoir été trahie. J'essaye de me calmer sur le chemin qui mène à l'étage du service des soins intensifs où l'infirmière avec laquelle j'ai échangé tout à l'heure m'intercepte :

— Votre mère s'est réveillée. C'est une battante.

Elle continue alors que je la suis jusqu'à un ordinateur dans un bureau d'accueil :

— On va devoir la prendre en charge un moment. Je vous explique les détails techniques ensuite, mais avant de vous bombarder d'informations importantes, on coche quelques futilités à propos de l'hospitalisation de votre maman ? Qu'on se débarrasse des futilités... Désirez-vous le tarif divertissements et multimédia pour la chambre ? La télé est à six euros par jour, l'accès au wifi à cinq euros par jour, nous pouvons activer la ligne de téléphone fixe de la chambre et nous louons des tablettes...

Les chiffres me donnent le vertige. Il faudrait déjà que je sache comment je vais faire une fois la réserve épuisée.

— ... nous avons également des forfaits : Solo Confort premium, Espace Standard, Bulle Fidélité...

L'argent n'a pas d'odeur, à ce qu'on dit. Mais souvent, il a un goût : amertume, cruauté, manipulation, déception. Il y a les personnes qui y ont droit et celles qu'on considère comme illégitimes. L'indécence n'est pas dans le fait de se gaver des larmes de la Terre, de piller les raretés pour les exposer dans un musée privé, de grignoter l'air, de massacrer une espèce en danger et s'en nourrir allègrement, d'être indifférent à la mort de rescapés qui de toute façon *n'en voulaient qu'à notre argent*. L'indécence n'est pas dans le fait de vendre les siens et son humanité pour quelques billets. Elle est, paraît-il, chez les gens comme moi. Perdants du grand loto, avec dettes en héritage, ou sueurs de travailleurs laissés-pour-compte. Qui n'ont pas le cœur aux arnaques, les thunes pour les études ou la santé à voir flamber. Nous qui cherchons seulement à ne pas

crever la dalle. On avait qu'à y penser avant, tiens. Crever la dalle, c'est le *way of life* de la réussite. T'as pas un garage ? C'est la première étape pour devenir millionnaire. Mais si, voyons, c'est pas bien compliqué. Viens bosser pour une multinationale, tu verras, ça te redonnera goût à la vie, d'être insulté dans un job de merde qui participe à l'extinction de la vie décente sur la planète. Ne regarde pas derrière la scène, dans les loges. Ne pense pas aux autres. Ne jette ton dévolu que sur les gagnants. Choisis le bon camp et dépense sans penser aux conséquences. Tâche de briller, de concurrencer tes proches dans la guéguerre des ego. La vie est trop courte pour la rendre humaine. L'argent trop sale pour ne pas s'en laver les mains.

# ARGENT BRUTAL

---

*Anne Barbusse*

il y aura des mines et il y aura du pétrole

il y aura des faux frères des faux fils des adoptés et des parjures

des ouvriers mourront

il y aura des mines d'argent des puits de pétrole

des hommes rustres et des contrats d'exception

et des puits de pétrole brûleront de belles flammes  
cinématographiques dans des nuits de cinéma

il y aura des familles disloquées des pauvres qui creuseront  
leur pauvreté des riches qui démultiplieront leur richesse et  
des serments violés

des ouvriers mourront encore

il y aura des faux prophètes et des victoires blessées et des  
églises inopérantes



des bagarres et des coups de feu

comme dans un western sans Indiens

il y aura des ranchs et du désert des chèvres et du lait des  
femmes et des filles aux longues jupes rapiécées

(toujours en second rôle les femmes les épousées les putes les  
oubliées)

des ouvriers mourront encore

il y aura un homme qui fouille le sol jusqu'à l'ivresse

du whisky et des solitudes

un enfant sourd un enfant abandonné un crime comme une  
transaction nécessaire

des pipe-lines jusqu'à la mer

des déserts et des luttes des vengeance et des orgueils il y  
aura l'extension des forages et des mains noires et calleuses

il y aura du pétrole encore

des souvenirs d'enfance caducs

il y aura des dollars et des capitalistes pionniers

ça jaillira comme une sale histoire

une excavation du sous-sol infernal

il y aura une civilisation balbutiante du carbone et de  
l'exploitation souterraine

des ouvriers mourront encore (couverts de boue luisants de  
pétrole)

il y aura du sang

## LES AUTEURS :

### Gaston Vieujeux

Auvergnat depuis toujours, Gaston Vieujeux écrit un peu comme on va prendre l'air. La plupart du temps des sonnets plutôt que des poèmes. Si la poésie y glisse le bout de son nez, c'est tant mieux.

Après diverses activités plus ou moins poétiques, et une longue période de silence, nouveaux débuts en 2020 et accueil dans un certain nombre de revues sympathiques et bienveillantes. Merci à elles !

<https://gaston-vieujeux.webador.fr/>

### Florent Arc

Né en Charente en 1991. Études entrecoupées de voyages et de petits boulots. Devient journaliste en presse écrite avant d'enseigner la langue française en Asie et à Mayotte. A publié des nouvelles dans les revues *Pourtant*, *Dissonances*, *Squeeze* (n° 29) ainsi que dans un recueil collectif aux Éditions du Cherche-Midi.

### Emmanuel Brasseur

Emmanuel Brasseur est un artiste-auteur franco-canadien, né en 1966 en France (Bordeaux) et ayant vécu en France, au Canada (Montréal) et aux USA (New York). Il a étudié en génie civil et en arts visuels. Ses créations sont multidisciplinaires, il manipule les mots, les notes et les images. Ses œuvres sont empreintes de

peinture, de collage, de photographie, de poésie et de musique.

Publications :

*Comme tu me fais*, poésie, Recueil *La différence* 2021, France

*Survivre*, nouvelle, L'Autre Côté du Temps, 2021, France

*Incubation*, Poésie, *Festival Permanent des mots*, Éd du Tarmac, 2022, France

*La ville d'argent*, illustration, Éd Glitch, 2022

*Rouge*, nouvelle, Le rendez-vous des plumes, 2022 France

*Passionnément*, poésie, revue *Pourtant* n°4, 2022, France

*L'anniversaire*, nouvelle, revue *Mæbius* n°174, 2022, Québec

## Lucie Land

(Romancière et poète), Lucie Land a écrit son premier roman (*Gadji*) dans une gare désaffectée du sud de la France. Elle a vécu sur une île au Canada, à Berlin, à Uzès, à Paris, en Inde ou ailleurs, avant et après des études de hindi aux Langues orientales de Paris. Elle a longtemps écrit des poèmes sur les murs avant de les dire (slamer) sur scène en compagnie de musiciens. Elle entasse dans une malle ses carnets de voyage.

Dernier roman publié : *La Débrouillardise*, Éditions Grasset.

Dernier livre pour enfants : *Liberté cheval !*, Éditions Sarbacane.

## Fabien Drouet

Auteur de poèmes et de nouvelles, musicien, vit à Lyon. A trouvé en l'écriture et la lecture de formes courtes un médium vital d'impressions et d'expression. Tente quelquefois d'honorer des CDD dans le secteur du nettoyage industriel. Anime des ateliers d'expression, d'écriture et de lecture à voix haute. Travaille parfois en tant que médiateur de santé pair au *Chez-soi d'abord*.

Parutions :

*Sortir d'ici*, Éditions Les Étaques, 2019

*Je soussigné*, Éditions La Boucherie littéraire, 2020

*Suicides littéraires suivi de Festival*, Éditions Gros Textes, 2022

*Je serai jamais morte*, Éditions des Lisières, 2022

## Anthony Boulanger

Originaire de la région de Rouen, Anthony Boulanger vit maintenant en Eure-et-Loir, en compagnie de sa muse et de leurs trois enfants. Touche-à-tout, il travaille aussi bien sur des (micro) nouvelles que des romans et des scénarii de jeux de rôle et de BD, dans les genres de l'imaginaire. Ses sujets de prédilection ? Les

oiseaux, les golems et les mythologies du monde.

## Clio Van de Walle

— Tu veux faire quoi quand tu seras grande ?

— Je veux créer des Mondes.

Installée à la petite table du fond près de la fenêtre, une tasse de poésie fumante à la main, elle déploie sa panoplie de super-héroïne. Imagination *open-bar* et clavier bien huilé, elle plante le décor de son prochain spectacle. Jouer, mettre en scène, écrire..., rêver surtout. Écolo-féministe amoureuse des petites et des grandes histoires de l'humanité, elle fait du théâtre comme on a faim, comme on a soif. En hurlant sa poésie à langue haute, debout sur la table pour que sa tasse ne soit jamais vide. Ses pièces de théâtre sont jouées en France et au Canada : *Bien né.e.s* (Éditions du Quai), *Nuit, ma liberté !* (Éditions du Quai), *Au Monde* (Éditions Lyncéus).  
<https://www.lacompagnieindigo.com/textes>

## Géraldine Sartin

Géraldine Sartin est née à Paris en 1964. Lectrice au long cours, après des études de chinois, journaliste indépendante à Londres (BBC radio), Bangkok puis, à Paris, attachée à *InfoMatin*, *L'Humanité*, *Les Échos*. A travaillé dans l'édition (Daniel Radford Bibliophane). Elle a été assistante d'un avocat d'affaires et plongeuse chez Starbucks. Diagnostiquée d'une myopathie, vit à Strasbourg, où elle peint et écrit.

## Thomas Ridon

Thomas Ridon tente de garder les pieds sur Terre mais regarde aussi les étoiles. Alors, forcément, il lui arrive de se cogner. Il écrit quand ça lui chante et quand l'inspiration le visite. Plus prosaïquement, c'est un bobo parisien de moins en moins bohème. Il travaille dans un bureau, prend les transports en commun, voyage en avion sans culpabiliser. Il aime les arts en général, le champagne, l'industrie lourde et les couchers de soleil sur l'océan. Qui sait, vous le croiserez peut-être dans le tumulte de la ligne de métro 9, sur les bords de Seine ou accoudé au bar, un cocktail à la main.

## Noé Bezborodko

Noé Bezborodko est né en Auvergne en 1992.

Passionné d'histoire et de littérature, il part vivre en Andalousie

pour rédiger et publier un mémoire sur la guerre civile espagnole puis en Amérique latine en tant que professeur dans une université équatorienne. Séduit par les chansons de Violeta Parra, il monte dans un bus et roule trois jours vers le sud. À Santiago, il achète un *charango* et fait son trou.

Pourtant l'Europe lui manque. Germaniste de formation, il décide de renouer avec Berlin où il a déjà résidé dans ses jeunes années. Entre le travail, les sessions musicales, les courts-métrages et les promenades interminables, il continue d'écrire pour ses proches. La tête pleine d'histoires et de personnages, il aime créer des fictions dans lesquelles le surnaturel et l'invraisemblable s'invitent dans notre quotidien.

Son premier roman *Napoléon est mort à Saint-Denis*, est publié aux éditions Les Presses Littéraires.

<https://www.lespresseslitteraires.com/bezborodko-no%C3%A9/>

## Jacques Cauda

Jacques Cauda est *peintrécrivain*, cinéaste jadis. Artiste polymorphe, il écrit le corps comme le cyclostome élégant écrirait s'il écrivait. Autrement dit, il s'enroule autour des mots en tenant la vie par les lèvres. Les grandes, surtout, qu'il dessine quand il les peint avec amour. Il a reçu le prix spécial du jury Joseph Delteil 2017 pour *Ici, le temps va à pied*, Éditions Souffles. Il est directeur de la collection *La Bleu-Turquin* chez Douro/Hachette.

Dernière parution : *Florbelle*, Tinbad Éditions.

Dernières illustrations : *Le Purgatoire de Dante*, traduit par Emmanuel Tugny, Ardavena Éditions.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques\\_Cauda](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques_Cauda)

## Emilie Woestelandt

Emilie Woestelandt est une écrivaine queer née à la frontière entre le plein essor du grunge et le premier mammifère cloné. Elle écrit de la fiction, des romans et nouvelles. Ses textes sont publiés dans de nombreux fanzines, revues et magazines, ainsi que dans un recueil de nouvelles dirigé par Luna Baruta et Christophe Siébert. Elle a co-écrit le scénario d'un court-métrage *VIVANT.É.S.*, réalisé par Vyasa Paresce, sélectionné en 2023 par le festival international du film indépendant *Extramuros* au Chili, dans la catégorie *Cinemetáfora* dédiée au texte littéraire. Son univers, punk, poétique et dystopique, voyage à la frontière des genres. Une littérature de l'émotion qui explore les relations humaines,

dans des mondes où survivent des invisibles, personnes tour à tour révoltées, désespérées, amoureuses, et qui arrachent à une société dont les failles sont poussées à l'extrême, leur droit d'exister.

[https://linktr.ee/emilie\\_woestelandt](https://linktr.ee/emilie_woestelandt)

## Anne Barbusse

Anne Barbusse habite dans le Gard, où elle enseigne le français langue étrangère. Elle publie de la poésie et traduit de la poésie grecque moderne. Elle obtient en 2023 un DU d'animateur en atelier d'écriture à l'Université de Montpellier. Cinéphile passionnée, elle publie des textes de création sur le cinéma dans la revue numérique *Fragile*, s'attachant à « transposer » un film en texte poétique.

Elle a publié quelques recueils : *Les quatre murs le seau le lit*, Encres vives, 2020 ; *Moi la dormante*, Unicité, 2021 ; *Les Accouchantes nues*, Unicité, 2022 ; *À Petros, crise grecque*, Bruno Guattari éditeur, 2022 ; *Quand la poésie fait son cinéma* (carnet numérique), Poétisthme, 2023 ; *La Non-Mère*, Pourquoi viens-tu si tard ?, 2023 ; *Recluse*, Pourquoi viens-tu si tard ?, 2023.

Rendez-vous été 2024 pour le prochain numéro



**Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :**

**[www.revuesqueeze.com](http://www.revuesqueeze.com)**



Directeur de publication : Lemon A  
Relecture et correction : Anne-Marie Valet  
Conception multimédia : Jérôme Bertho  
Maquette /couverture : Bérénice Belpaire X Éfelyd  
Illustration couverture : Éfelyd X LimeWire  
Comité de lecture : Zoé V, Dominique R, Maylis H, Renaud V, Anne-Mcarie V. Manu S.  
Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-29-2

Dépôt légal : Mars 2024

© Les auteurs et Squeeze